

Un exclu parmi les exclus : à propos de la « mésaventure » marchande et d'autres aventures de Florent dans le cycle d'Othovien

1. La tradition

Le cycle d'Othovien s'ouvre vers la fin du XIII^e siècle par une chanson en octosyllabes intitulée *Romanz d'Othevien* (dorénavant *RO*), se poursuit au XIV^e siècle avec l'amplification en 18500 alexandrins intitulée *Florent et Octavien* (dorénavant *FO*) et continue avec une longue mise en prose datée de 1454, *Othovyen*, qui relève de *FO* et qui rattache à *Othovyen* la *Chanson de Florence de Rome* en alexandrins. Il existe, enfin, une deuxième rédaction en prose, intitulée *Florent et Lyon* (dorénavant *FL*), transmise par l'*editio princeps* datée de 1500, qui puise directement de la version en octosyllabes¹. La tradition textuelle des quatre rédactions françaises est la suivante :

1 — *RO* : *Octavian*. *Altfranzösischer Roman nach der Oxforder Handschrift Bodl. Hatton 100*, éd. K. VOLLMÖLLER, Heilbronn, Henninger, 1883 (*Altfranzösische Bibliothek*, 3). Cf. également *Octavian : A Critical Edition*, éd. C. A. HEAD, PhD thesis, Chapel Hill, University of North Carolina, 1978 (thèse inédite) ; R. P. SMITH Jr., *A Study of the Old French Romance of « Octavian »*, PhD thesis, Philadelphia, University of Pennsylvania, 1969 (thèse inédite). Jean-Philippe Llored prépare une nouvelle édition. *FO* : *Florent et Octavien*. *Chanson de geste du XIV^e siècle*, éd. N. LABORDERIE, 2 vol., Paris, Champion, 1991 (*Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge*, 17). *Othovyen* : inédit (mes citations sont tirées de l'édition en cours de Matthieu Marchal, que je tiens à remercier) ; cf. également G. DOUTREPONT, *Les Mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (1^{re} éd., 1939), p. 176-184. *FL* : inédit

*RO*²

Oxford, Bodleian Library, Hatton, ms. 100 (moitié du XIII^e siècle).

*FO*³

Paris, BnF, ms. fr. 1452 (première moitié du XV^e siècle) ;

Paris, BnF, ms. fr. 12564 (1461) ;

Paris, BnF, ms. fr. 24394 (1455-1456).

*Othoven*⁴

Bruxelles, KBR, ms. 10387, *olim* 177, datant de 1454-1467/69⁵ ;

Chantilly, Musée Condé, ms. 652 (2^e moitié du XV^e siècle) ;

Orléans, Bibliothèque municipale, ms. 466 (2^e moitié du XV^e siècle) ;

Paris, Bnf, ms. n. a. fr. 21069 (2^e moitié du XV^e siècle) ;

(édition en cours de Paolo Di Luca) ; cf. aussi P. DI LUCA, « Florent et Lyon » et « Florent et Octavien », dans *Nouveau répertoire de mises en prose, XIV^e-XVI^e siècle, Nouveau répertoire des mises en prose (XIV^e-XVI^e siècle)*, dir. M. COLOMBO TIMELLI, B. FERRARI, A. SCHOYSMANN et Fr. SUARD, Paris, Classiques Garnier, 2014 (*Textes littéraires du Moyen Âge*, 30 – *Mises en prose*, 4), p. 239-244, p. 245-252 ; Id. « Pour une première approche de Florent et Lyon. Source, histoire éditoriale et morphologie de la mise en prose », dans *Le Roman français dans les premiers imprimés*, dir. A. SCHOYSMAN et M. COLOMBO TIMELLI, Paris, Classiques Garnier, 2016 (*Rencontres*, 147 – *Civilisation médiévale*, 17), p. 59-79, en part. p. 71-72 ; cf. également l'édition diplomatique de la *princeps* dans *Florent et Lyon. Wilhelm Salzmänn : Kaiser Octavianus*, éd. X. VON ERTZDORFF, U. SEELBACH et Chr. WOLF, Amsterdam, Rodopi, 1993 (*Internationale Forschung zur allgemeinen und vergleichenden Literaturwissenschaft*, 4). Cf. en outre P. PARIS, « Florent et Octavien », *Histoire littéraire de la France*, t. 26, 1873 [Paris, Kraus Reprint, 1971], p. 303-335 et, sur les sources folkloriques du conte, R. BOSSUAT, « Florent et Octavien, chanson de geste du XIV^e siècle », *Romania*, t. 73, 1952, p. 289-331.

2 — Je dois à l'amabilité de Jean-Philippe Llored l'information suivante sur la version d'*Othoven* en octosyllabes transmise par le ms. Oxford, Bodleian Library, Hatton, 100 : « Trois mains sont intervenues : la dernière, bien moins soignée, de manière très ponctuelle et rare, l'a fait après les deux premières. Il semblerait bien que les deux datations se confirment : un texte du milieu du XIII^e siècle et une ultime révision à la fin du même siècle, ce qui confirme la reliure d'époque, datée également de la fin du XIII^e ou du tout début du XIV^e siècle, d'après l'avis d'un conservateur de la Bodleian Library ». M. Llored a eu la gentillesse de me permettre d'utiliser son édition à paraître pour les citations tirées de *RO*. D'après K. VOLMÖLLER, *Octavian*, p. IV, la chanson aurait été composée entre 1229 et 1244.

3 — Cf. la description succincte des mss par N. Laborderie dans *Florent et Octavien*, éd. cit., t. 1, p. VI-XI ; T. MATSUMURA, « Pour la localisation de Florent et Octavien », *Travaux de linguistique et de philologie*, t. 30, 1992, p. 355-366 ; W. HULK, « Geraubte Kinder : Die Genealogie und der Löwe in den altfranzösischen Octavian Fassungen. Mit einem kleinen Anhang zum *Dit dou Lyon* des Guillaume de Machaut », dans *Die Romane von dem Ritter mit dem Löwen*, dir. X. VON ERTZDORFF, Amsterdam, Rodopi, 1994 (*Chloé. Beihefte zum Daphnis*, 20), p. 451-471 ; Ch. C. WILLARD, « Florent et Octavien : the fourteenth-century Poem », *Olifant*, t. 14, 1989, p. 179-189 ; R. BOSSUAT, « Florent et Octavien ».

4 — Pour une description des mss transmettant *Othoven*, je renvoie à P. DI LUCA, « Florent et Octavien », p. 245-249.

5 — Cf. H. WIJSMAN et C. VAN HOOREBEECK, notice du ms. Bruxelles, KBR, 10387, dans *La Librairie des ducs de Bourgogne. Manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Belgique*, dir. B. BOUSMANNE, T. VAN HEMELRYCK et C. VAN HOOREBEECK, 5 vol., Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Turnhout, Brepols, 2000-2015, t. 3, p. 161-169.

Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria, ms. L-I-14, ^{xv}^e siècle, fragment (ce manuscrit a été partiellement détruit durant l'incendie de 1904)⁶.

*FL*⁷

Lyon, Martin Havard, 1500 [*editio princeps*] ;

Paris, Jean Janot, s.d., *ante* 1522 ;

Lyon, Olivier Arnoullet, 1526 ;

Lyon, Olivier Arnoullet, 1532 ;

Paris, Alain Lotrian, s.d. (*ca* 1530/1540)... (15 témoins au total).

Il existe également deux versions en moyen anglais⁸ et une rédaction en allemand (*Octavianus. Ein schöne vnd Kurtzweilige Hystori von dem Keyser Octauiano*, Strassburg 1535⁹). Enfin, deux versions

6 — Sur le *codex* turinois, M. L. ZARKER, « The Turin *Octavien* retraced : needed updates for Turin manuscript records », *Romania*, t. 135, 2017, p. 445-451, écrit : « Yet the Turin *Octavien* was restored in 1982. The 1986 exhibition *Manoscritti danneggiati nell'incendio del 1904 : Mostra di recuperi e restauri* held in Turin includes as number 67 'L.I.14 (già k.VI.13)', *Le livre des haulx fais et vaillances de l'Empereur Octavien et des deux fils et de ceulx quy d'eulx descendirent*. Alessandro Vitale-Brovarene identified the manuscript. The catalogue of the exhibition notes the destruction of more than a half of each page at the beginning, while the rest are burned more in the lower portion near the spine » (cit. p. 448-449). Matthieu Marchal a consacré de nombreux travaux à *Othovien*, ainsi qu'à *FL*, parmi lesquels je signale : « Réflexions sur le remaniement d'une chanson de geste connu uniquement par des imprimés : le cas de *Florent et Lyon*, mise en prose du *Roman d'Othevien* », dans *Les Lettres médiévales à l'aube de l'ère typographique*, dir. R. ADAM, J. DEVAUX, N. HENRARD, M. MARCHAL et A. VELISSARIOU, Paris, Classiques Garnier (*Rencontres – Civilisation médiévale*) (à paraître) ; Id., « Les récits de bataille dans *Le livre des haulx fais et vaillances de l'empereur Othovien* », dans *Actes du séminaire organisé par le centre de Recherche CEMA de l'Université Paris 3 (2015-2017)*, dir. M. SZKILNIK et C. CROIZY-NAQUET, *Le Moyen-Âge* (sous presse) ; Id., « Voyages et conflits militaires au Proche-Orient dans la mise en prose bourguignonne de *Florent et Octavien* », dans *Pays bourguignons et Orient : diplomatie, conflits, pèlerinages, échanges (XIV^e-XV^e siècles). Rencontres de Mariemont-Bruxelles (24-27 septembre 2015)*, dir. A. MARCHANDISSE et G. DOCQUIER, *Publication du Centre européen d'Études Bourguignonnes (XIV^e-XV^e s.)*, t. 56, 2016, p. 145-159. Sur *Othovien*, cf. en outre M. PÉREZ-SIMON, « L'image narratrice dans le roman d'Othovien », dans *L'Art du récit à la cour de Bourgogne. L'activité de Jean de Wavrin et de son atelier*, éd. J. DEVAUX ; M. MARCHAL, Paris, Champion, 2018 (*Bibliothèque du XV^e siècle*, 84), p. 331-347 et R. BROWN-GRANT, « Fraternité et chevalerie dans la version bourguignonne de *Florence de Rome* (Chantilly, Bibliothèque du château, ms. 652) », *Tirant*, t. 22, 2019, p. 119-144.

7 — Cf. la notice de S. CAPPELLO, « [Florent et Octavien] Florent et Lyon », dans *ELR : Éditions Lyonnaises de Romans du XV^e siècle (1501-1600)*, en ligne : <http://www.rhr16.fr/base-elr>.

8 — Cf. *Octavian Imperator edited from ms. BL Cotton Caligula A II*, éd. Fr. McSPARRAN, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1979 (*Middle English Texts*, 11) ; *Octavian : zwei mittelenglische Bearbeitungen der Sage*, éd. G. I. SARRAZIN, Heilbronn, Henninger, 1885 (*Altenglische Bibliothek*, 3).

9 — Sur cette version, cf. R. WERNER, « Das Spiel mit der Geschichte. Gebrauchsformen von Chanson de Geste und Roman in der *Hystori von dem Keyser Octaviano* », dans *Anfänge des Romans*, dir. W. HAUBRICHS, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1993 (*Lili. Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 89), p. 70-86.

italiennes du récit sont insérées, au ^{xiv}^e siècle, dans les *Storie di Fioravante* et, au siècle suivant, dans les *Realì di Francia* d'Andrea da Barberino¹⁰.

2. Le récit

D'après le texte-souche, le récit est le suivant :

La mère du roi/de l'empereur Othevien fait croire à son fils que son épouse est adultère ; à son instigation, l'empereur fait bannir la reine et ses deux jeunes enfants. Peu après leur départ, un singe ravit l'un des deux bébés, et l'autre est emporté par un lion ; Florent, est vendu à un bourgeois, Climent, tandis qu'Othovien retrouve sa mère ; avec le lion, qui s'était laissé attendrir par les supplications de la dame et lui avait rendu l'enfant, il va à Jérusalem. Le roi Dagobert, menacé par le Sultan d'Iconium, appelle le roi Othevien à son secours ; Florent, qui ne supportait guère l'existence menée chez Climent, se mêle à la bataille et tue le Roi des géants. Il tombe cependant amoureux de la fille du Sultan, Marsabile, qui avait été promise justement à l'adversaire de Florent, et tente de l'enlever. Entretemps, Dagobert livre bataille ; l'armée d'Othevien se trouve en grave difficulté mais finalement, grâce à l'intervention de saint Denis, les Sarrasins sont vaincus par Dagobert ; toutefois, Othovien et Florent ont été faits prisonniers. À ce moment, le jeune Othovien, au service du roi d'Acre, vient en France dans l'espoir que ses parents se réconcilient ; apprenant que le roi Othevien et Florent sont assiégés à Paris, il les secourt et les délivre. Enfin, l'impératrice reconnaît ses fils et pardonne à l'empereur son mari, puis Florent épouse Marsebille et Othevien regagne Rome avec sa famille réunie.

Dans *RO*, Othevien est décrit comme l'initiateur de la glorieuse époque de l'Empire, même si cette époque est en réalité fictionnelle, car le conte est situé au temps du roi des Francs, Dagobert. En fait, *RO* et ses suites s'insèrent dans un cycle narratif comprenant *Charles le Chauve*, *Théséus de Cologne* et *Ciperis de Vigneaux*, c'est-à-dire des chansons qui représentent toutes le roi franc à différentes époques de sa vie¹¹.

10 — Cf. Andrea DA BARBERINO, *I reali di Francia*, éd. A. RONCAGLIA et F. BEGGIATO, Roma, Casini, 1987 (*Storia e documenti*) ; P. RAJNA, *I reali di Francia. Ricerche intorno ai reali di Francia, seguite dal libro delle storie di Fioravante e dal cantare di Bovo d'Antona*, Bologna, Romagnoli, 1872 (*Collezione di opere inedite o rare dei primi tre secoli della lingua*, 2), à intégrer avec l'important compte rendu de G. PARIS, *Romania*, t. 2, 1873, p. 351-358 ; *Romanzi dei reali di Francia*, éd. A. MATTAINI, Milano, Rizzoli, 1957 (*I classici Rizzoli*). Sur le rapport entre Floovent, Florent et Fioravante, cf. également R. BOSSUAT, « Florent et Octavien », p. 294-295.

11 — Sur les personnages du récit cadre et sur le contexte historique, je renvoie à

La critique a débattu autour du fait que *RO* soit effectivement un *romanz* ou, plutôt, une chanson de geste : dans l'*incipit* et dans l'*explicit* *RO* se présente comme un *romanz* bien que, comme l'écrit François Suard, « le texte, par son contenu et son style, [soit] une chanson de geste : le poète la présente comme telle, et le copiste lui-même est sensible à son style, puisqu'il découpe son texte en séquences cohérentes qui commencent par une lettrine, comme s'il s'agissait de laisses¹² ». De son côté, Noëlle Laborderie pense qu'« en effet bien que l'auteur vante sa 'bonne chanson' (début et v. 4770 sq.), c'est bien à un roman que nous avons affaire, le roman des aventures et des amours de Florent, dans lequel deux souverains se partagent les rôles nobles¹³ ». Pour ma part, malgré le choix de l'octosyllabe fait par le poète, je partage l'avis de Suard¹⁴. Dans sa partie initiale, l'histoire s'inspire du motif de l'épouse persécutée, qui eut un grand succès à l'époque des chansons dites « tardives », y compris celle, fragmentaire mais célèbre, de la Reine Sebile, épouse de Charlemagne, ou celle de Florence de Rome, rattachée à *Othovien* dans la tradition manuscrite de cette version¹⁵. Ce corpus de textes inclut également un autre motif à

Florent et Octavien, éd. cit., t. 1, p. XCVIII-CXXV et à R. BOSSUAT, « Le roi Dagobert, héros de romans du Moyen Âge », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 108/2, 1964, p. 361-367.

12 — Fr. SUARD, *Guide de la chanson de geste et de sa postérité littéraire* (XI^e-XV^e siècle), Paris, Champion, 2011 (Moyen Âge – Outils et synthèse, 4), p. 259. Cf. également la contribution de P. MORAN, « Genres médiévaux et genres médiévistes : l'exemple des termes *chanson de geste* et *épopée* », *Romania*, t. 136/1-2, 2018, p. 38-60 et la réponse de Fr. SUARD, « À propos d'un article récent 'Genres médiévaux et genres médiévistes : l'exemple des termes *chanson de geste* et *épopée*' », *Romania*, t. 136/3-4, 2018, p. 373-382.

13 — *Florent et Octavien*, éd. cit., t. 1, p. CXXXVI.

14 — Dans Fr. SUARD, « Les habits surprenants de la chanson de geste. À propos d'*Othevien* (ms. Oxford, Bodleian Library, Hatton 100) », dans *De la Pensée de l'histoire au jeu littéraire. Études médiévales en l'honneur de Dominique Boutet*, dir. S. DOUCHET, M.-P. HALARY, S. LEFÈVRE, P. MORAN et J.-R. VALETTE, Paris, Champion, 2019 (*Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge*, 127), p. 333-348, le chercheur fait une mise au point de la question et conclut : « Pour l'auteur d'*Othevien*, il est clair que le riche ensemble relevé par lui situe son œuvre du côté de l'épique, même s'il recourt à la forme romanesque » (p. 348). Pour une réflexion d'ensemble sur les caractéristiques des chansons tardives, cf. également Fr. SUARD, « L'originalité des épopées tardives », dans *L'Épique : fins et confins*, dir. P. FRANTZ (avec la collaboration de C. CAZANAVE, F. JACOB et P. NOBEL), Besançon, Presses universitaires Franc-Comtoises, 2000 (*Collection littéraire*), p. 39-59. En outre, on peut lire deux contributions fondamentales sur les dites « chansons d'aventures » du XI^e siècle : Cl. ROUSSEL, « Le mélange des genres dans les chansons de geste tardives », dans *Les Chansons de geste. Actes du XVI^e Congrès International de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes. Granada, 21-25 juillet 2003*, dir. C. ALVAR et J. PAREDES NÚÑEZ, Granada, Universidad de Granada, 2005 (*Actas*), p. 65-85 ; Id., « L'innovation formelle dans les chansons de geste du XIV^e siècle », dans *Original et originalité : Aspects historiques, philologiques et littéraires. Actes du IV^e colloque de l'Association Internationale pour l'étude du Moyen Français, Louvain-la-Neuve, 20-21 et 22 mai 2010*, éd. O. DELSAUX et H. HAUG, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 173-181.

15 — Cf. A. WALLENSKÖLD, *Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*.

succès se combinant traditionnellement au premier : la dispersion familiale et sa réunion successive, d'après un schéma fondamental dans cette typologie narrative¹⁶.

Le roi Othevien, homologue de Charlemagne dans le récit de Sebile, occupe un rôle central, notamment au début du récit, car, suite aux accusations d'adultère commis avec un valet et adressées à la reine par la mère du roi, ce dernier bannit sa femme qui venait d'accoucher de jumeaux, Florent et Othevien le jeune¹⁷. Peu après intervient le motif de la séparation : Othevien le jeune est enlevé par un lion qui deviendra par la suite son fidèle compagnon, tandis que Florent est enlevé par un singe¹⁸. À partir de ce moment, chaque membre de la famille sera confronté à son propre destin, jusqu'à la réunion qui se réalisera après plusieurs années. L'un des archétypes de ce schéma narratif qui en assura une très large diffusion est la légende de saint Eustache, dont la famille fut dispersée peu après la conversion du général romain Placidus et réunie peu avant que le martyre final ne s'accomplisse¹⁹. Le succès non seulement de cette hagiographie, mais également des textes

Étude de littérature comparée, Helsingfors, Finska Vetenskaps-societeten, 1907 (*Acta Societatis scientiarum Fennicae*, 34/1) ; Y. FOEHR JANSSENS, *La Veuve en majesté : deuil et savoir au féminin dans la littérature médiévale*, Genève, Droz, 2000 (*Publications romanes et françaises*, 226) ; Cl. ROUSSEL, « Berthe, Florence, Hélène : trois variations épiques sur le thème de l'épouse persécutée », dans *L'Épopée tardive*, dir. Fr. SUARD, Nanterre, Publidix Université Paris X, 1998 (*Littérales : cahiers du département de français*, 22), p. 39-60. Pour une bibliographie supplémentaire, cf. Fr. SUARD, *Guide de la chanson de geste*, p. 203. Emmanuelle Poulain-Gautret vient de donner à date récente une nouvelle édition de *Florence de Rome : Florence de Rome. Projet d'édition du ms. BnF Nouv. Acq. Fr 4192*, éd. E. POULAIN-GAUTRET, inédit pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, Arras, Université d'Artois, 2017.

16 — Claude Roussel rappelle à juste titre l'effet de « puissant moteur narratif » de ce motif dont « les vastes fresques épiques du XIV^e siècle usent sans retenue » (Cl. ROUSSEL, « *D'armes et d'amours* : l'aventure dans les dernières chansons de geste », dans *Le Romanesque dans l'épique. Actes du colloque du Groupe de recherche sur l'épique de l'Université de Paris X-Nanterre (22-23 mars 2002)*, dir. D. BOUTET, Nanterre, Centre des Sciences de la Littérature, 2003 (*Littérales : cahiers du département de français*, 31), p. 163-178, p. 171).

17 — Sur le motif des jumeaux, cf. N. LABORDERIE, *Florent et Octavien*, t. 1, p. CLXXXII. Cf. également H. AKKARI, « *Mère, tu souffriras et tu erreras*. La souffrance et l'errance de la mère dans *La belle Hélène de Constantinople* et dans *Florent et Octavien* », dans *La Mère au Moyen Âge*, dir. A. PETIT, *Bien dire et bien apprendre*, t. 16, 1998, p. 7-18.

18 — Sur l'origine du compagnonnage entre Othevien le jeune et le lion, cf. Fr. SUARD, « Les habits surprenants », p. 334. Cf. en outre M. MADUREIRA, « Image et fonction du lion dans deux chansons de geste du XIV^e siècle : la *Belle Hélène de Constantinople* et *Florent et Octavien* », dans *In limine romanicae. Chanson de geste et épopée européenne*, dir. C. ALVAR et C. CARTA, Bern, Peter Lang, 2012, p. 325-340.

19 — Comme le dit Fr. Suard, « on note d'abord le recours à des schémas de contes folkloriques qui élargissent sans cesse le groupe des héros en multipliant autour de lui péripéties et personnages. Sont ainsi repérables dans nos chansons le conte de la famille dispersée (T 938) ou légende de Placide-Eustache, et le conte de la fille aux mains coupées (T 706) » (Fr. SUARD, « L'originalité des épopées tardives », p. 40).

inspirés de la légende d'Eustache, est prouvé par la présence de plusieurs œuvres développant ce motif, à partir de l'*Apollonius de Tyr*²⁰. L'un des textes français les plus connus inspirés de la vie du saint romain est le roman du Pseudo-Chrétien intitulé *Guillaume d'Angleterre* (dorénavant *GdA*, XII^e siècle) où, à l'instar du saint, une triple injonction divine invite le roi Guillaume à quitter son royaume et tous ses biens : le roi part avec sa femme Gracienne, enceinte de jumeaux et, après une période d'exil, elle accouche dans une caverne. À partir de ce moment, la famille est séparée et, non sans surprise de la part du lecteur, Guillaume se transforme en marchand accompli sous le pseudonyme de Gui, tandis que ses enfants sont élevés par des bourgeois aux coutumes pas très raffinés mais à l'esprit fort pratique. Ainsi, dans ce roman entre puissamment en jeu une aventure mercantile qui ne concerne pas uniquement les enfants, lesquels se révoltent contre les pères adoptifs respectifs sous l'impulsion de leur nature noble. En revanche, il suffit de rappeler que c'est grâce à son habileté que Gui « redevient » Guillaume, à savoir roi d'Angleterre, en démontrant mériter les biens qu'il possède grâce au dur travail de marchand et en faisant fructifier son capital sans avoir recours à l'usure. Au-delà des analogies, lorsqu'on compare le récit du *GdA* à celui du *RO*, on remarque une différence macroscopique : dans le cas du *RO* la séparation familiale est la conséquence immédiate de la décision d'Othovien et non de Dieu²¹. Suite à cette action, l'empereur ne participe qu'indirectement aux souffrances et aux pérégrinations de sa famille, bien qu'il se montre chagriné et se repente de son acte. Cela implique, au moins dans l'immédiat, l'exclusion du personnage des aventures individuelles auxquelles les autres membres de la famille sont soumis durant leur périple. En revanche, ces derniers ont la possibilité de vivre des aventures individuelles qui, d'ailleurs, auraient été impossibles sans la funeste décision du roi.

L'expérience marchande occupe dans le *RO* un rôle moins central par rapport au roman de Crestien, bien qu'elle aussi concerne le « vrai » personnage principal du texte, dans ce cas Florent²². Par

20 — Pour un état de la question je me permets de renvoyer à M. MAULU, *Tradurre nel Medioevo. Il manoscritto Esc. H-I-13*, Bologna, Pàtron, 2009 (*Biblioteca di filologia romanza della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Bologna*, 13), en part. p. 161-167, ainsi qu'à Cl. ROUSSEL, « *D'armes et d'amours* », en particulier à la p. 73.

21 — Par exemple, durant le danger représenté par l'invasion des Sarrasins, dans *RO*, le roi est décrit de la façon suivante : *L'emperere Otheviens, / qui de Rome fu rois et quens, / onques puis femme n'ot eue, / que il out sa femme perdue. / Dolens en fu, quant l'en chaca, / mais encore la r[a]avra / et ses .II. enfans ensement, / dont li rois out le cuer dolent. / Par sa mere en furent chacié / li .II. enfans [et] eissillié.* (*RO*, v. 1579-1588).

22 — Sur le rôle d'Othovien et de ses enfants dans le cycle éponyme je me permets

rapport à son frère Othevien, l'expérience de Florent ne peut pas être mise en relation avec l'aventure individuelle de Guillaume, s'approchant davantage de celle vécue par les fils du roi d'Angleterre : Marin et Lovel²³. En effet, durant l'aventure de Florent la parodie de la bourgeoisie marchande mais, surtout, la caricature du vilain restent présentes et, bien que différemment conçues par rapport au roman de Crestien – où l'on distingue nettement entre le bon bourgeois/marchand et le vilain proprement dit – elles permettent de façonner efficacement le personnage de Climent, père nourricier de Florent²⁴. D'abord il suffira d'observer que, par rapport à d'autres vilains de la littérature française médiévale, Climent n'est pas traité comme une créature déformée. En revanche, si l'on revient à l'un des homologues les plus proches et célèbres du changeur parisien, à savoir Varochier, malgré les services rendus par ce dernier à Sebile et à son fils Louis, on ne lui épargne pas l'exagération des détails physiques²⁵. Au contraire, Climent et sa famille sont présentés très dignement :

*Climens li vilein[s] l'acheta,
 Bien le norri et le garda,
 Il et sa femme le norrirent,
 Et baptisier en fons le firent ;
 Florent le firent apeler.
 Climens, come l'oï conter,
 Un enfant out et bel et gent,*

de renvoyer à mon article : M. MAULU, « Les péripéties du premier empereur romain : du *Romanz d'Othevien* (XIII^e s.) à l'*Othovien* en prose (XV^e s.) », dans *Augustus Through the Ages : Receptions, Readings and Appropriations of the Historical Figure of the First Roman Emperor*, dir. P. ASSEMAKER, M. CAVAGNA, M. CAVALIERI et D. ENGELS, Bruxelles, Latomus (à paraître).

23 — Sur la diffusion du motif de la séparation familiale et de ses variantes dans les chansons de geste, cf. Fr. SUARD, « Les habits surprenants », p. 336-337.

24 — Sur l'élément comique et la dérision du marchand dans les chansons de geste, cf. C. F. CLAMOTE CARRETO, « Dérision, division, déviation. Incidences poétiques de l'imaginaire marchand sur quelques chansons de geste des XII^e et XIII^e siècles », dans *L'Épopée romane. Actes du XV^e Congrès international Rencesvals (Poitiers, 21-27 août 2000)*, dir. G. BIANCIOTTO et C. GALDERISI, 2 vol., Poitiers, Université de Poitiers-CESCM, 2002 (*Civilisation médiévale*, 13), t. 1, p. 265-280.

25 — *Il regarda l'enfant assez Varroquier le villain et bien fait jugement a soy mesmes que onques le damoiseil [Louys, fils de Charlemagne] ne fut par luy / engendré et se de la façon de luy voulez savoir / Il estoit grand homme de membres fondé garny selon la corporance / mais mobillement [/] la face avoit grant et large et les yeulx noirs et enfoncez en son chief / les sourcilz rebours le menton si velu que tout lui couvroit son devant jusques en la poitrine / le corps mal fait / les jambes tortues et les piés grans plas et larges / sy que mieulx sambloit paisans que d'autre lieu venu / et si ne lui pourtrayoit l'enfant nulle chose dont on sceut faire mencion (Der Roman von der Königin Sibille in drei Prosafassungen des 14. und 15. Jahrhunderts, dir. H. TIEMANN, Hamburg, Ernst Hauswedell & Co., 1977, p. 235). Cf. également Fr. SUARD, « Les proses de la Reine Sebile. Fortunes et infortunes », dans *Le Roman français dans les premiers imprimés*, p. 127-142, p. 134-136.*

*Gladouains l'apelent la gent.
 Ambedui furent compainons,
 Mes Florens sembloit plus frans hons. [...]
 Climens estoit bien [a]aisiés,
 A sain Germain fu herbergiés,
 Ses hosteaus fu et bons et beaus
 Et clos de tours et de quarneaus²⁶.*

Le poète a voulu sortir d'un cliché exploité auparavant en octroyant à son personnage, un marchand prospère, une plus grande marge d'évolution et de compatibilité par rapport au milieu naturel de Florent et qui, à partir de *FO*, augmentera ultérieurement²⁷.

L'un des éléments marquant l'aventure de Florent est le fait qu'elle commence par une vente presque aux enchères du nourrisson par des larrons ; en outre Climent, décrit comme au *cuer enterin*²⁸, achète littéralement l'enfant que les malfaiteurs avaient volé au chevalier. À son tour, ce dernier s'était battu au prix d'un bras et d'autres blessures sérieuses afin de sauver le nourrisson d'un singe. Dans cette scène, l'utilisation du lexique concernant le profit n'est pas ménagée, s'agissant justement d'une question de bonnes ou de mauvaises affaires : dans *RO*, Climent fait une offre aux larrons considérée comme folle par les confrères de l'aspirant père : *Cent perpres d'or pour lui dona*²⁹, ce qui lui attire des inévitables moqueries : « *Deniers avés a bon marchié, / bien avés vostr'or enploié*³⁰ ». Dans *FO*, l'achat de Climent vaut *un besant d'argent fin*, ce qui lui coûte également les railleries de *sy cousin*, auxquelles s'ajoute le *mestre de la nef*³¹, qui réclame sa part :

26 — *RO*, v. 960-975.

27 — À propos du traitement différent du personnage de Climent entre le *RO* et *FO*, Ch. C. Willard écrit : « A different sort of interest is reflected by the treatment of Florent's adoptive father, Clement, in the two versions. In the earlier one, there is a distinct tendency to mock this good bourgeois because of his ignorance of chivalric practices. In the fourteenth century version, bourgeois values are treated with greater respect » (WILLARD, « *Florent et Octavien* », p. 186). Les mêmes conclusions ont été tirées par R. BOSSUAT, « *Florent et Octavien* », p. 310 : « À la bravoure des chevaliers qui se jouent du péril inconsiderement, la prudence bourgeoise doit faire contrepoids. Et c'est pourquoi, à côté de Florent, le modeste Clément ne fait pas ici trop mauvaise figure [...] une évolution sociale s'est produite dans l'intervalle, dont il [Clément] a bénéficié [...] il est devenu 'li bons preudons, le nobile bourgeois' ».

28 — *FO*, t. 1, v. 883.

29 — *RO*, v. 513.

30 — *Ibid.*, v. 516-517. « Dans la mentalité médiévale du XII^e siècle, la générosité et la largesse sont l'apanage des nobles [...] l'amour des biens et de l'argent est tout naturellement attribué à la bourgeoisie » (B. GUIDOT, *Chansons de geste et réécritures*, Orléans, Paradigme, 2008 (*Medievalia*, 68), p. 40).

31 — *FO*, t. 1, v. 885-887.

« J'en veul avoir ma part et aussi fait Guerin ».
 Et Guerin respondi : « Non fais, par saint Martin,
 Je n'ay cure d'enfant par delés mon coyssin,
 Quar ils ne font que braire de vespre et de matin ;
 S'il en avoit sept tans pour ung seul estellin,
 Ma part j'en quitteroye pour un seul pot de vin³² »

Dans *FL* : *incontinent sont venuz lesditz larrons au port de la mer ou ilz ont trouvé plusieurs marchans qui demanderent aux larrons se l'enfant vouloyent vendre, et iceulz respondirent : « Seigneurs, pour vendre le portons nous³³ »*. Le premier marchandage au prix de dix livres échoue mais, comme on le sait, Climent transgresse la règle du métier et donne *trente escus d'or*, malgré les railleries s'ajoutant au montant faramineux qu'il vient de déboursier. Par la suite, on remarquera la même insouciance de l'argent chez Florent, cette fois-ci aux dépens de Climent, bien évidemment. Dans ce dernier cas, la transgression même pour l'achat de Florent constitue une qualité en soi, s'approchant de la noblesse du fils adoptif. La transgression constitue probablement un lien paradoxal entre ces deux personnages dont les destins, rendus initialement incompatibles par leurs origines, convergeront de plus en plus par la suite.

Les motifs insistant sur le gain et sur l'argent fonctionnent en tant que présage du rapport très difficile, voire dramatique, que Florent aura avec la vie marchande qu'on tentera de lui imposer en vain : en effet, la nature du jeune homme s'avère trop enracinée en lui pour qu'il puisse s'adapter à des métiers « de nourriture », tels que boucher ou changeur. Au contraire, dans le *GdA*, en présence du marchand qui l'aidera à se remettre debout après la perte de sa famille, le roi exilé ne recule pas devant les métiers les plus humbles :

« Eur me di, Gui, que sez tu feire ?
 Savras tu mes chevaus torchier ?
 Et mes anguilles escorchier ?
 Savras tu mes oisiaus larder ?
 Se tu sez ma meison garder
 Et tu la sez bien feire nete
 Et tu sez mener ma charreite,
 Donques desserviras tu bien
 Ce que je te donré dou mien ».
 « Sire », dist Guiz, « je ne refus

32 — *Ibid.*, t. 1, v. 890-895.

33 — Je cite à partir de l'impression Arnoullet intitulée *Florent et Lyon enfans de l'empereur de Rome*, imprimée à Lyon le 30 mai 1526 (cit., fol. 10) (en ligne : <http://diglib.hab.de/wdb.php?dir=drucke/142-3-quod-4s&pointer=0>).

*Tout ce a faire et ancor plus ;
Ja de faire vostre servise
Ne troiveroiz an moi faintise³⁴. »*

S'agissant de tâches les plus misérables dont un serf puisse s'acquitter, la dégradation sociale acceptée sans hésitation de la part d'un roi met en évidence le choix apparemment contradictoire avec sa condition d'origine, ainsi qu'une forte valeur exemplaire permettant de faire ressortir le fond hagiographique sous-jacent. En définitive, à travers les mésaventures de Guillaume, dans cette partie de son roman, Crestien façonne un personnage rappelant le Christ qui accepte, obéissant, les souffrances qui lui ont été imposées par une volonté et des fins supérieures. En revanche, malgré leur reconnaissance, les enfants Marin et Lovel – élevés ensemble sans savoir qu'ils étaient frères – ont du mal à se conformer aux projets de leurs beaux-parents et quittent finalement les maisons des vilains après avoir été battus suite à leur refus. Comme on le verra, le *topos* concernant l'explosion de colère et de violence du vilain concernera également Florent, suivie par une réconciliation successive, une fois que Climent acceptera la nature du jeune garçon et comprendra les inévitables implications de ce fait. Par rapport au refus obstiné de la part des jumeaux de se soumettre aux métiers choisis par les vilains dans le *GdA*, Florent essaie, au moins, de suivre les indications de Climent, mais la réussite est toujours très, voire trop « chevaleresque ».

3. Florent : un enfant « illégitime »

Une partie peu étudiée du récit concerne la justification de Climent en présence de sa femme à propos de son retour de la Terre Sainte accompagné d'un enfant et d'une nourrice. La question, visiblement délicate, détermine précisément des différences au sein du cycle ; dans toutes les versions du cycle Climent achète l'enfant, lui trouve une nourrice et tous les trois se rendent à Paris où le nourrisson est présenté aux *bourgeois* et à sa femme. Certains détails varient, comme l'on peut constater grâce au résumé suivant :

³⁴ — *Guillaume d'Angleterre*, éd. A.J. HOLDEN, Genève, Droz, 1988 (*Textes littéraires français*, 360).

<i>RO</i> , v. 520-536	<i>FO</i> , t. 1, v. 896-902
« <i>Et por les sains de Beliant Et que avoie a fere d'enfant ? Porter le m'esteut a mon col, Bien me puet l'en tenir por fol. » Et puis dist après : « Ne me chaut, Se Diex l'ament, [molt] bien le vaut, Onques ne poi avoir enfant. » Un ane achete maintenant, Si a l'enfant de suis chouchié, Puis a tant qu'is et porchacé Que norrice li a trovee [...] Puis se met Climens au chemin, Einsint son erre tret au fin Tant qu'il est a Paris venus.</i>	<i>Climent [...] jure dame Dieu et sainte Katherine Que nourrir le fera par amour vraye et fine. Pour iceluy garder loua une meschine A qui il donna roube et pelliçon d'er- mine [...] Tant qu'e a Paris fu, la cité belle et fine.</i>

<i>Othovyen</i> , fol. 15va-vb	<i>FL</i> , fol. 10
<i>Bien avés oï par cy devant comment Climens vint a ung port de mer et comment il achetta l'autre enfant qui par le singe fu emportés et depuis par l'escuier rescoux et comment Climent l'apporta en son hostel a Paris, puis le fist baptisier et ly mist non Florent.</i>	« <i>Il ne m'en chaut gueres car l'enfant vaut bien le pris, et aussi ma femme n'a que un enfant. Je ne sçay s'il est vif ou mort, car il n'avoit que deux ans quand je vins outre mer et se je le puis porter jusques a Paris, je le feray nourrir et feray a croire a ma femme qu'en Hierusalem l'ay engendré. Et si mon fils est trespacé, cestuy sera mon confort et de luy je feray mon heri- tier ».</i> <i>Et loua une nourrice [...] et ne cessa de cheminer jusques a ce qu'il vint a Paris.</i>

Dans *FL*, on anticipe le problème de justification de l'existence de l'enfant en apportant des modifications au récit du modèle, à savoir *RO* : l'autre fils de Climent, Gladouain, est né deux ans avant le départ du père en Terre Sainte et Climent trouve opportun de dire à sa femme qu'il a procréé Florent à Jérusalem. De plus, ignorant si Gladouain est mort ou vif, il songe à faire de Florent l'héritier de tous ses biens. Voyons la suite du récit :

RO, v. 537-552	FO, t. 1, v. 903-912
<i>Quant il fu des borjois veüs, Si li dient tuit : « Bien vengniés ! Ou fu cist enfes gaaingniés ? ». Climens respont : « Outre la mer, La l'ai fait norir et garder ». [...] Sa famme reçust bonement Lui et l'enfant a molt grant joie : « Un tel enfant bien norriroie. » L'enfant a embracé et plore, Et le besoit [tot] sant demore, Qu'ele cuidoit por verité Que l'enfant eüst engendré Climens qui l'avoit aporté. L'enfant norrist par grant amor Por l'amistié de sen seingnor.</i>	<i>La [à Paris] luy fit on grant feste, ne cuidés que devine ; Climent dit a sa femme qui ot non Eudeline, Que cest enfant venoit de terre alexan- drine Et qu'i l'olt engendré en une Sarrazine. « Sire, s'a dit la dame, ce soit en bonne estrine ! Or avés vous deux hoirs, si croist votre racine : Quant de moy departistes, il ha longe termine, Ensainte me lessate, or ay fait ma gesine D'ung filz qui vous ressemble de corps et de poitrine, Clodoain a nom, de Paris est sa marrine.</i>

Othoven, fol. 15vb	FL, fol. 11
<i>Moult bien le fist nourrir avec ung sien enfant qu'il ot de sa femme et tant qu'il vint en l'eage de .xv. ans.</i>	<i>Alors Clement [...] vint a Paris ou il fut receu honnestement de tous ceulx qui le congnoyssoient et sur tout de sa femme. Plusieurs luy demanderent ou il avoit prins cestuy bel enfant, et le bon Clement leur disoit que outre la mer l'avoit gaigné et que il le faisoit a ceste femme nourrir pource que sa mere estoit morte, « dont j'ay au cueur grant douleur, car [s']elle fust en vie deça la mer, l'eusse admenee. Si me convint louer ceste nourrice que est d'estrangle terre ». Atant le bon Clement s'en alla a saint Germain des Prez a son plus beau manoir qu'il avoit et sa femme le receut moult noblement et de bon cueur, et eut grant joye de l'enfant et de la nourrice, car elle creoyt fermement que Clement l'eust engendré. L'enfant nourrit par grant amour pour l'amour de son mary et le firent baptiser, car ilz doubtoyent qu'il ne le fust pas. Et fut appellé ledict enfant Florent.</i>

Le motif des origines de Florent est problématique : refusé par Octavian, il est acheté et adopté par Climent lequel, en revanche, ignore comment expliquer à sa femme la présence du nourrisson

suite à un long pèlerinage. D'après *RO*, au moment de son départ le bourgeois n'avait pas d'enfant (*onques ne poi avoir enfant*), ce qui justifie l'achat impulsif de Florent. Ce détail a été modifié dans *FL*, où Climent est au courant de l'existence de son premier fils. De sa part, *FO* rend explicite le fait que *Climent dit a sa femme qui ot non Eudeline, / que cest enfant venoit de terre alexandrine / et qu'i l'olt engendré en une Sarrazine*, sans que cette nouvelle ne vienne perturber Eudeline, qui annonce à son tour avoir accouché d'un garçon ressemblant – au moins lui ! – à son père, *de corps et de poitrine*. Pour revenir au *RO*, on remarque que la femme, à la vue de Florent, *le besoît [tot] sant demore, / qu'ele cuidoit por verité / que l'enfant eüst engendré / Climens qui l'avoit aporté*. Donc, d'un côté Climent ment sur l'achat d'un enfant à un prix démesuré, en préférant opter pour la solution d'une maîtresse sarrazine que, dit le marchand dans *FL*, « *s'elle fust en vie deça la mer, l'eusse admenée* ». Cependant, on a du mal à croire que la femme de Climent aurait mieux accepté l'achat de l'enfant par rapport à l'éventualité qu'il ait été conçu par son mari et par une étrangère inconnue : ce qui compte pour le bourgeois est de faire croire qu'il s'agit de son fils naturel et, sa femme étant persuadée de ce fait, *l'enfant norrist par grant amor / por l'amistié de sen seingnor*. Dans *FL*, l'importance de cette machination est mieux explicitée : ne sachant si son fils est *vif ou mort*, Climent songe à un héritier légitime. La nature du vilain et celle de Florent rendront néanmoins impossible la réalisation de ce projet, car si le premier voit d'une part comme condition nécessaire le fait que son fils soit une image de Climent même, de l'autre, malgré tous ses efforts, Florent ne saura que le décevoir, au moins jusqu'au moment où le père nourricier et surtout sa femme comprendront qu'il « *ne vos appartient [...] il n'a cure de vostre avoir*³⁵ ».

En définitive, la naissance de Florent pose problème dans la mesure où elle est soupçonnée d'être le fruit d'un adultère, soupçon avancé d'abord par son père naturel. Par la suite, sa mère adoptive doit croire qu'il a été engendré en Terre Sainte, ce qui est également faux ! Sans vouloir trop idéologiser cet expédient narratif, les liens familiaux de Florent sont bien compliqués dès le début : il s'agit d'une prémisse visant à préparer le public aux difficultés du garçon à s'adapter aux conditions de vie qu'on lui imposera jusqu'au moment où sa nature rendra impossible tout type de soumission aux souhaits de Climent³⁶. On peut donc parler d'un héros prédestiné, bien sûr, tel qu'il est décrit, par exemple, dans *FO* :

35 — *RO*, v. 1235-1238.

36 — Sur les motifs concernant l'éclatement de la famille et sur les identités erronées

*Et ot a non Florent, no livre le destine.
Molt fu bon chivalier et de grande aastine,
Puis fit tant de beaux faiz sur la gent appoline,
Et conquist deux royaumes qu'il ot en sa saisine*³⁷.

Dès son achat et son adoption, Florent se présente également comme un « anti-héros prédestiné », au moins jusqu'à ce qu'il devienne prisonnier des liens familiaux fictifs qui en faisaient le fils bâtard d'un vilain aisé. À ce propos, peut être tirée une autre conclusion : si l'on tient compte des accusations portées par la mère d'Octavian à la reine et, indirectement, par le roi son fils, on dirait qu'à l'époque de la rédaction de notre corpus, le fait qu'une femme ait des enfants illégitimes était interprété différemment par rapport à l'époque actuelle³⁸. En revanche, Climent ne se pose pas la moindre question lorsqu'il prétend avoir « engendré » Florent avec une sarrasine et ce fait ne scandalise guère sa femme, qui accueille le nourrisson *por l'amistié de sen seingnor*. Cette tolérance relève du fait qu'au Moyen Âge, l'attitude envers les bâtards n'était pas uniquement négative³⁹. En outre, le lien de sang avec Climent aurait mieux « légitimé » l'insertion de Florent au sein de la nouvelle famille par rapport à l'adoption suite à l'achat, cette légitimation étant visiblement un réel souci du bourgeois. Donc, Climent est, par rapport à Florent, un faux père naturel mais, en réalité, il est un père adoptif. De sa part, Florent est à la fois un enfant abandonné (par Othevien), trouvé (par le Chevalier, les larrons et Climent), puis vendu (par les larrons), bâtard (de Climent) et adopté (toujours par Climent). C'est donc à partir d'un

dans les chansons de geste tardives on peut voir l'intéressant article de Cl. ROUSSEL, « Identité et transgression dans les chansons d'aventures », dans *Epic connections. Rencontres épiques, Proceedings of the Nineteenth International Conference of the Société Rencesvals, Oxford, 13-17 August 2012*, dir. M. J. AILES, Ph. E. BENNETT et A. E. COBBY, Edinburgh, Société Rencesvals British Branch, 2015, p. 633-648.

37 — *FO*, t. 1, v. 916-919.

38 — Roland Carron écrit à ce sujet : « Le rejet du bâtard de la femme était sans concession parce qu'il laissait planer un doute sur son origine. L'adultère de l'épouse jetait le doute sur les enfants qu'elle mettait au monde » (R. CARRON, *Enfant et parenté dans la France médiévale : X^e-XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1989 (*Travaux d'histoire éthico-politique*, 49), p. 135). Cf. également W. SPIEWOK, « L'adultère dans la réalité et la fiction », dans *Les « Realia » dans la littérature de fiction au Moyen Âge. Actes du Colloque du Centre d'Études Médiévales de l'Université de Picardie-Jules Verne, Chantilly, 1^{er}-4 Avril 1993*, dir. D. BUSCHINGER et W. SPIEWOK, Greifswald, Reineke, 1993 (*Greifswalder Beiträge zum Mittelalter*, 10), p. 169-176.

39 — D'après J. N. FAABORG, *Les Enfants dans la littérature française du Moyen Âge*, Copenhague, Museum Tusculanum, 1997 (*Études romanes de l'Université de Copenhague*, 39), p. 62. Cf. également R. CARRON, *Enfant et parenté*, p. 113 : « nous croyons que si les textes semblent se désintéresser de la situation des bâtards, c'est le signe qu'en général elle n'est pas très différente de celle des enfants légitimes, que leur place dans la famille et dans la société ne donne pas lieu à des réflexions particulières ou à de longs discours ».

tel cadre que la suite des (més)aventures du garçon s'explique et se déroule⁴⁰.

4. L'épisode de l'épervier

Le parcours de Florent, à travers une réalité qui ne lui appartient pas et qui tend à l'exclure, commence par l'épisode de l'épervier : Florent est envoyé chez un boucher avec deux bœufs ; une fois en route, il tombe sur un

*Escuier bien asenné,
Seant sor .I. corant destrier,
Sor son poing ot .I. espervier*⁴¹.

Florent est immédiatement attiré par l'épervier, l'un des symboles les plus connus de la chevalerie, tant et si bien qu'après avoir reçu une réponse méprisante de la part de son propriétaire (*si l'a si durement ramponé / [...] « mainés avant, ne targés mie, / vos bues jusqu'en la boucherie*⁴² »), il répond à son tour :

*« Hé beaus amis, ce dist Florent,
Si m'aït Diex omnipotent,
Que je ne soi a chief venir ;
Ice vos di je sant mentir
Que volentiers l'acheteroi*⁴³ »

Finalement, l'*escuier* accepte d'échanger l'oiseau contre les bœufs et Florent, *joians et liés*, s'en va et la *coue li aplanoit*⁴⁴. Bien évidemment, lorsque le jeune homme rentre chez lui avec l'animal et sans

40 — J. N. FAABORG, *Les Enfants*, p. 71 : « Le fait d'avoir été abandonnés et pour ainsi dire livrés à la mort, et puis avoir été sauvés plus ou moins miraculeusement [...] augmente encore la gloire de ces enfants destinés à devenir de grands héros. Quant à ceux qui les trouvent, ce sont souvent des gens simples, commerçants, pêcheurs, artisans, et ils s'occupent des enfants trouvés comme si c'étaient leurs propres enfants. Comme il s'agit de nouveaux nés, ils leur procurent une nourrice [...] et ils ont soin de les faire baptiser. Plus tard ils tiennent à leur faire apprendre un métier honnête, le leur en général, et c'est alors que commencent les problèmes, car ces jeunes garçons, enfants de ducs ou de rois, ne peuvent pas se conformer aux désirs des beaux-pères, mais se livrent à des exercices considérés plus nobles : la joute, la chasse, les chevaux. Ils sont donc obligés de quitter la maison où ils ont été élevés, et après bien de périples ils retrouvent leurs parents (ou l'un des parents) ». Sur « enfants » et « enfances » je signale également le bel ouvrage de A. GHIDONI, *L'Eroe imberbe. Le enfances nelle chansons de geste : poetica e semiologia di un genere epico medievale*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2018 (*Scrittura e scrittori. Nuova serie*, 4) et le volume de Ph. GAFFNEY, *Construction of Childhood and Youth in Old French Narrative*, Farnham – Burlington, Ashgate, 2011.

41 — *RO*, v. 1037-1039.

42 — *Ibid.*, v. 1049-1053.

43 — *Ibid.*, v. 1056-1060.

44 — *Ibid.*, v. 1075.

les bœufs, Climent le réprimande durement, en suscitant l'amusement du public lorsqu'il s'exclame :

« Mauvés garçon, mal eürés !
Estes vos rois ne dammoiseaus,
Por acheter si fais oiseaus ?
Ce doivent porter chevaliers
*Et damoiseaus et escuiers*⁴⁵ ».

Les vers finaux de ce passage soulignent la valeur sociale de l'*escoufle* alors que, dans la vision du vilain, Florent se retrouve exclu des groupes mentionnés par Climent : *chevaliers*, *damoiseaus* et *escuiers*⁴⁶. Finalement, Climent lui dit :

« Voire, biax fieuz, gardés le bien,
Tot riches encore vos fera ;
*Ore mangés ce qu'il vos donra*⁴⁷ »

Si l'on réfléchit au système de valeurs auquel l'oiseau renvoie, la référence au *manger* est presque triviale, donc amusante. Dans *FO* se trouve une digression intéressante : l'*escuier* sans scrupule profite de la naïveté de Florent et, une fois le marché conclu,

Sy luy a dit : « Amis, aiez vraie fiance,
Il mangüe bien pain et lait pour sa soustance ;
Par nuyt a la giolle sera sa demourance ;
Et s'il advient demain qu'aiez vo desirance
D'aller voller au champs, faites sans detriance
Que de pain et de lait soit emplie sa pance,
Plus le laissez voller par dessus unne branche
Et vous serés dessoubz, et n'aiez ja doubance
Qu'a vous retournera par droite accoustumance,
Oyseaulx apportera de sy grant habundance
Que plains vo chaperon et plaines vostre manche
En arez tous lez jours sans nulle deffaillance ».
« Amis, se dist Florent, par saint Denis de France,
Vees cy tres bon oysell, j'aye malle mescheance
*Se le donnoie point pour tout l'or de Constance*⁴⁸ ! »

La conséquence de cette modification narrative est qu'une fois apporté l'oiseau à la maison, Climent écoute le discours de son fils adoptif puis, ayant compris que ce dernier a été dupé, il s'en prend

45 — *Ibid.*, v. 1115-1119. *FL* simplifie : « Mauvais garçon malheureux, estes vous damoyseau devenu d'achepter telle marchandise ? » (fol. 19).

46 — Sur ce passage je renvoie à B. VAN DEN ABEELE, *La Fauconnerie dans les lettres françaises du XII^e au XIV^e siècle*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 1990, p. 93.

47 — *RO*, v. 1125-1127.

48 — *FO*, t. 1, v. 1331-1345.

plutôt au vendeur : « *Tres mal jour luy doint Dieu, qui marchande ensement*⁴⁹ ! ». Dans cette version, l'écuyer ressemble davantage à un mauvais marchand qu'à un écuyer ; de son côté, Florent insiste en rassurant son père, en manifestant une fois de plus toute sa naïveté :

« *Pere, se dit Florent, ne vous courrouchiés noyant,
Quant vo corps et le mien verrons l'esbatement
Et arés des oyseaulx assés et largement
Sans avoir autre cher, je le sçay vrayement*⁵⁰ »

La conclusion de l'aventure est prévisible : l'oiseau refuse toute proposition de nourriture qui ne lui convient pas et, l'épreuve de la chasse arrivée, il se lance à la poursuite d'une hirondelle, tant et si bien que :

[...] *Ly oyseau s'en va et a queilli le vant,
Huymais ne le tenrront qu'il puist certainement*⁵¹.

Comme on l'a vu, la douceur de Climent vis-à-vis de Florent est l'une des caractéristiques distinctives de *FO* par rapport à *RO* : d'après le vilain, la faute du mauvais marché ne tombe pas sur le jeune homme trop naïf, mais sur l'écuyer, car « *moult s'est moucqué de vous cilz qui en fist la vente*⁵² ». Une telle attitude protectrice pousse le vilain à mentir à sa femme qui, par contre, ne ménage pas l'ironie, spécialement lorsqu'elle dit :

« *Dieu ! que de beaux oyseaulx no sire nous presente !
Vo filz est bon merchant, voz bienz mest bien a vante,
Il nous honnira tous, Dame Dieu le gravente !
Oncques ne fist proffit d'une seulle poutente*⁵³ »

Climent répond à son tour que :

« *Noz oyseaux est venduz, ne vous demantez sy,
Car j'en doy .XXX. livres recepvoir merquedi
D'ung escuier qui est au Seigneur de Nully.
Vous m'en pouvés bien croire* ». Quant la dame l'öy,
*Cuida qu'il die vray*⁵⁴.

Interpréter *Nully* comme *nului* 'aucun, personne' est, peut-être, tendencieux, mais le vers suivant, « *vous m'en pouvez bien croire* »

49 — *Ibid.*, t. 1, v. 1364.

50 — *Ibid.*, t. 1, v. 1365-1369.

51 — *Ibid.*, t. 1, v. 1391-1392.

52 — *Ibid.*, t. 1, v. 1406.

53 — *Ibid.*, t. 1, v. 1410-1413.

54 — *Ibid.*, t. 1, v. 1421-1425.

en relation avec un mensonge manifeste invite à aller dans cette direction, d'autant plus que, comme on l'a vu dans la partie du récit concernant le retour de Climent de la Terre sainte, ce dernier est bien capable de mentir d'une façon assez « créative », pour ainsi dire. Par rapport à son modèle, *FL* ajoute un passage concernant la première rencontre de Florent avec un boucher qui se rattache plutôt à *FO* et à *O*. Il s'agit d'une digression plutôt comique et qui souligne la distance, impossible à combler d'ailleurs, entre le fils d'un roi et un boucher. Ce dernier, après avoir écouté le discours du jeune homme, oppose un refus très dur, bien que masqué du rire et motivé, probablement, par la richesse paternelle que Florent affiche naïvement :

Et lors Florent fist son plain commandement, les deux beufz print et s'en alla jusques a la boucherie, ou il trouva ung escorcheur et tantost luy demanda ou il pourroit trouver le maistre des bouchers, car a luy veult parler. Et l'escorcheur regarda Florent et puis il luy dist : « Voulez vous boucher devenir ? ». « Ouy sire », dist Florent, « car mon pere est assez riche qui me baillera assez, vaches, beufz, veaulx et pourceaulx, aigneaulx, chevreaulx et de gras moutons. Je veulx le mestier apprendre, car il me dist au soupper que l'on y faict d'un denier trois, et aussi on y menge de bons lopins et boit on vin blanc et vin claret, ainsi que mon pere me le dist ». Adonc l'escorcheur fort se print a rire de Florent et incontinent luy dist par grant mocquerie : « Le diable vous fist icy bien venir pour apprendre a estre boucher. Ja par Dieu boucher ne serez, ne ja ne couperres chair de beuf ne de mouton. Allez vous pendre au gibet et vous ostenz d'icy, ou de ce boyau qu'en ma main je tiens vous donneray parmy la joue »⁵⁵. Adonc Florent la figue luy fist en disant : « Vecy pour toy je m'en revoys a mon pere qui a vous parlera⁵⁶ ».

Dans *Othovien*, Climent demande à Florent :

« A quel mestier vous voldrés que je vous mette. – Peres, ce dist Flourens, puisque c'est vostre plaisir, je voldroye estre bouchers, car je me sens assés fort que pour avoir la maistrise sur ung boef que ja sy fort ne sera que eschapper me puist pour tant que par la corne le puisse tenir ». [...] Alors Climent vint a ung sien compere qui son boucher estoit et lui dist : « Beaux comperes, je vous amaine ycy ce josne filz que pour le mettre avec vous demourer, adfin que vostre mestier sache aprendre⁵⁷ ».

⁵⁵ — La variante *baton* au lieu de *boyau* qui se trouve dans d'autres exemplaires de *FL* (par ex. *Florent et Lyon*, Paris, pour Nicolas Bonfons, s. d. [après 1573] : Paris, Bnf, Rés-Y2-667), affaiblit sensiblement l'impact sémantique de la leçon de l'imprimé Arnoullet.

⁵⁶ — *FL*, fol. 20.

⁵⁷ — *O*, fol. 15vb.

Florent commence à travailler *la cuingnye a son col après son maistre*, mais malgré son enthousiasme, est aussitôt distrait par la vue des jeunes écuyers *montés sur chevaulx sur cez genés d'Espaigne en poursaillant par les rues, les espreviers et faulcons sur les poingz en demenant grant bruit*⁵⁸. Cet événement marque le fils du roi qui, peu après, décide de vendre les deux bœufs qu'on lui avait confiés afin de les *mener vers la boucherye* pour acheter l'épervier, comme on le sait. L'écuyer, dépourvu de toute honnêteté, est devenu dans cette version un *faulconnier* qui, en voyant *bien celui a qui il avoit affaire [...] luy dist : « Mon amy, je veul que de cy en avant soyés marchant d'oiziaulx*⁵⁹ ». Cette rédaction suit *FO*, mais avec des différences sur lesquelles il est intéressant de s'attarder. Voyons le passage suivant :

*Quant Climent oï que Flourent ot donné deux boefs pour l'oysel, il fu moult esbahy et dist : « Mal jour doinst Dieux a celui qui ainsy vous a apris a marchander ! – Peres, ce dist Flourent, ne vous tourblés, car demain nous sarons que l'oysel sara faire ». Climent commencha ung pou a sousrire*⁶⁰...

Le *sousrire* du marchand laisse comprendre que ce dernier était averti dès le début du risque qu'il avait couru en envoyant le fils chez son *compere* boucher. En effet, même lorsque l'épervier s'échappe, l'attitude de Climent correspond à celle d'un père patient qui constate la déception de ses enfants, plus qu'à celle d'un vilain ruiné, au point que

*Il escria en hault et dist : « Enfans, retournés a l'ostel, car pour nient attendés après l'oysel, car jamais ne le verrés ! ». Moult dolant furent ly doy enfant quant ainsy veirent leur oysel perdu, sy s'en retournerent a l'ostel. Alors Climens dist a Flourens : « Biaux filz, or voy je bien que vous avés perdu nostre argent, car il fauldra bien que lez deux boefs que avés donné pour l'oysel que je le rende a vostre maistre*⁶¹ ».

Dans *FO*, après avoir durement critiqué le père à cause de son avarice (« *par ma foy, s'il fust mort, je fusse bien joyant, / j'eusse deniers toujours assés de demeurans*⁶² »), Florent mène deux bœufs *a l'iscourcheüre*, sans qu'on fasse mention de leur provenance. Par conséquent, suite à l'échange malheureux avec l'épervier et à la fuite de ce dernier, Climent ment à sa femme en lui racontant avoir vendu l'oiseau au seigneur de Nully et

58 — *Ibid.*, fol. 16ra.

59 — *Ibid.*, fol. 16rb.

60 — *Ibid.*, fol. 16vb.

61 — *Ibid.*, fol. 17rb.

62 — *FO*, t. 1, v. 1313-1314.

*La se sont demouré jusques au samedi.
 Florent achete ung beuf pour tuer sans detry,
 Pour vendre le dymanche, adonc s'est reverti,
 Droit a la boucherie s'en vint, je vous affy.
 Je ne sçay pour quel cause comance leur estry,
 Mais ly ung des bouchers le ber Florent fery
 De la paulme en la joe tant que sanc en sailly⁶³.*

En revanche, dans *Othovien*, le sens du conflit entre Florent et le boucher est explicite :

Flourens fu moult dolant de son oysel qu'il ot perdu et fu a l'ostel de Climent trois jours que bonnement n'osoit retourner a l'ostel de son maistre de peur de estre truffés et moqués des varlés de la boucerye. Flourens fist tant qu'il eult argent a Climent, sy achetta ung boef, lequel il amena a la boucerye pour tuer et quant ly bouchers veyrent que Flourens revenoyt et sy ne ramenoit que ung seul boef, ly ungs vint vers lui et lui dist : « A ! faulx garchon, il y a trois jours que avons attendu après vous ! ». Et en ce disant il assist son poing sur le visage de Flourent et tellement que le sanc luy fist saillir par bouche et par nez. Et quant Flourens se senty feru, il fu tourblé, sy haulcha la cuygnye et aconsievy celui qui l'ot feru de tel force qu'il lui abatty le brach et l'espaule et se sy tost n'eust esté secourus, il le eust parochis⁶⁴.

Apparemment, le récit fait plus sens dans cette version que dans *FO* où, au contraire, on se contente de motiver le conflit entre le jeune homme et le boucher avec le très vague vers : *je ne sçay pour quel cause comance leur estry*.

5. L'épisode du destrier

Par rapport à la mésaventure marchande de l'épervier, la suivante faillit coûter encore plus cher à Florent, notamment du point de vue de sa propre intégrité physique. Climent confie à son fils Gladouain la tâche d'apprendre à Florent le métier de changeur qui est, en effet, le métier paternel ; les garçons se mettent en route avec un montant considérable à leur charge mais, encore une fois, l'occasion se présente au moment le plus opportun : un marchand se promène avec un palefroi magnifique qu'il a l'intention de vendre. Bien évidemment, Florent ne peut pas s'opposer

63 — *Ibid.*, t. 1, v. 1427-1433. « Dans *Florent et Octavien*, c'est lui-même [Florent] qui choisit ce métier (v. 1271), s'il y renonce ensuite (v. 1479), c'est après une rixe sanglante survenue sans doute parce que les bouchers se sont moqués de lui à propos de l'épervier » (N. LABORDERIE, *Florent et Octavien*, t. 1, p. CLXXXV-CLXXXVI).

64 — *O*, fol. 17vb.

à sa propre nature, il se dirige donc vers le marchand et, contre toute prudence qu'un tel achat aurait imposé, il demande :

*« Amis, vendriés vos le destrier ?
Dites por combien le donriés,
Vesci le deniers tout contés⁶⁵ »*

Le vendeur profite immédiatement de la naïveté du jeune homme et, comme dans le cas de l'épervier, demande trente livres. Cependant Florent n'estime pas ce prix suffisant :

*Li enfes dist : « Estes vos ivres,
Qui me le faites trente livres ?
Ne veil pas que vos i perdés :
Quarante livres en avrés⁶⁶ »*

Le marchand n'en croit pas ses oreilles, il remercie donc *de Diex qui en la Croiz fu mis*⁶⁷ et, l'argent empoché, livre le cheval au garçon, puis

*Li marcheans s'en va fuiant,
Regardoit soi molt durement,
Que l'enfes après ne venist
Et le destrier ne li rendist.
Mais li enfens n'[en] out talent,
Ains se regardoit durement,
Florens molt forment se doutoit
Por le marcheans, qu'il venoit,
Qu'il ne li rendit ses deniers.
Ensi fu chascun esmaïés⁶⁸.*

L'inquiétude réciproque et l'étonnement des deux personnages clôt parfaitement l'une des scènes les plus humoristiques de la chanson : en même temps, ce virage sur la caricature nous prépare au parcours d'émancipation de Florent du contexte « vilain ». Revenons donc à Florent et à son cheval : le garçon, tout heureux, rentre chez lui en caressant doucement la croupe de l'animal, mais se trouve devant Climent et sa femme assis pour le dîner. À la vue du cheval, on pressent immédiatement le frisson du vilain :

*Climens le voit, si l'apela :
« Que ce, beaux fiux, por le cor Dé ?
Si beax destrier qui t'a doné ? ».*

65 — RO, v. 1171-1173.

66 — *Ibid.*, v. 1180-1183.

67 — *Ibid.*, v. 1180-1185.

68 — *Ibid.*, v. 1192-1201.

« Pere », dist Florens li sennés,
 « Tos vos deniers j'ai donés ;
 Ore ai je bien ces employés,
 Cent livres vaut de bon deniers⁶⁹ »

D'abord Climent est saisi par le désespoir le plus pur, puis

*Lors sailli sus de maintenant,
 A .II. poins a saisi l'enfant
 La l'eüst malement batu,
 Quant sa femme li a tolu⁷⁰.*

La femme de Climent a tout compris : on ne peut pas attribuer la moindre faute à Florent qui, dit-elle, « *ne vos appartient* », car « *nature, espoir, li fait entendre / a ce qu[e] il devoit apprendre. / Il n'a cure de vostre avoir⁷¹* ». Climent se repent de son acte et se réconcilie aussitôt avec Florent qui, obéissant, lui répond :

« Pere », dist il, « ore m'entendés :
 Mes peres estes, si me batrés
 Totes les fois que vos voldrés⁷² ».

J'ai déjà souligné que l'obéissance vis-à-vis du père adoptif, malgré le sentiment de révolte et le dégoût devant certaines tâches imposées ou devant certaines attitudes – notamment l'attention excessive à l'argent –, est l'un des traits communs aux textes suivant le schéma narratif de la dispersion familiale. Par contre, dans *FO* se trouve un passage intéressant dont j'ai fait rapidement mention auparavant et qui, sauf erreur de ma part, n'a pas de correspondance dans *RO* et dans *FL*. Florent est envoyé apprendre le métier de boucher, alors que le vrai fils du vilain, Clodoain,

*[...] Fu au change seans
 Pour avoir mains de paine, quar nature est tirans
 Et donne que on ayme tousdiz mieulx ses enfans
 C'om ne fait les estranges, quar le cueur habundans
 Est toudiz par nature par raison enclinans
 A ce qui de son sanc et de luy est yssans⁷³.*

69 — *Ibid.*, v. 1211-1217.

70 — *Ibid.*, v. 1228-1231.

71 — *Ibid.*, v. 1235-1238.

72 — *Ibid.*, v. 1243-1245. Dans *FO* se trouve une variante du même concept de soumission après la rixe avec le boucher et ses parens : « *Foy que doy a Celluy qui pour nous mort soufry / je ne sçay homme nul jusque au por de Brandy, / que, se il me feroit, que ne luy fust mery, / Fors vous tant seulement, pere, je le vous dy, / mais bien me pouez battre, quant vous m'avez nourry* » (*FO*, t. 1, v. 1470-1474).

73 — *FO*, t. 1, v. 1286-1291.

Peu après, l'auteur décrit Florent qui, *la congnie a son col*, est tellement beau que tout le monde l'admire. De sa part,

FO, t. 1, v. 1302-1314	Othoven, fol. 16ra
<i>Florent les entendoit, si en fu molt joyant ; Mes quant veoît passer ces chivaliers puissans [...] A luy mesmes disoit : « Dieu ! Tant je suis dolans ! Mon pere a tant d'avoir et tant d'or reluisant, Encore a en son change plus de mille besant Et oncques il ne fu sur un destrier montant, Tout adés se maintient ensi comme ung truant, Il ne me lest chaucier fors que ces souliers grans Et celle lee coste qui tant m'est let estant ; Par ma foy, s'il fust mort, je fusse bien joyant, J'eusse deniers toujours assés de demeurans ».</i>	<i>« A ! biaux sire Dieux, mon pere est tant rice et puissant d'avoir et sy en a a son change plus de mile mars d'or et oncques jour de sa vie fu sy larges que de avoir ung cheval qui fust sien, car tant est eschars qu'il ne s'oze nulz biens faire ; ce lui procede de villenye quant a ce mestier m'a volu mettre. Certes, se je puis ne say, je le feray marvoyer, car je voy qu'il me tient tant vil : quelz solers, quel robe grise me fait il porter ? A paines le daignerait porter ung truant ! Par ma foy, s'il estoit mors, je l'aroye tost oublier, car je aroye argent fuison pour moy tenir joly comme je voy les aultres ».</i>

En effet, un tel raisonnement ne semble pas avoir été conçu par quelqu'un *plein d'enfance*, comme Florent avait été décrit durant sa rencontre avec le valet qui lui avait vendu l'épervier. On penserait plutôt à la condition de ces cadets ou exclus de l'héritage – n'oublions pas que le fils naturel du vilain est Gladouain – obligés d'attendre la mort du père pour obtenir une indépendance économique et sociale⁷⁴.

Dans notre cycle les liens familiaux sont bouleversés, comme on le sait, donc tout doit être interprété à un autre niveau. Or, si d'un côté l'apparence de Florent en tant que vilain aux souliers trop grands suscite spontanément le rire et l'empathie, de l'autre la considération finale sur la mort de Climent et sur l'obtention de son héritage semble très cynique et, apparemment, contradictoire par rapport aux prémisses. En définitive, malgré le pardon réciproque et l'amour paternel et filial mutuellement affichés, la séparation entre Florent et la famille adoptive reste nette, davantage soulignée qu'édulcorée par le ton humoristique. Alors, bien que

⁷⁴ — Cf. J. FLORI, *La Chevalerie en France au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1995 (*Que sais-je ?*, 972), p. 77.

le rôle assigné à Climent dépasse par son importance les frontières habituelles dans lesquelles le vilain était traditionnellement confiné dans les textes français de l'époque, la caricature reste la même dans tous les cas en contribuant, par contre, à l'un des épisodes les plus réussis du cycle, dont je parlerai par la suite⁷⁵.

6. Le retour à la « nature » et l'héritage d'Audigier

Après sa deuxième expérience marchande, Florent peut enfin prouver sa valeur chevaleresque sur le champ de bataille où, du reste, il sera moins en danger qu'entre les marchands/vilains – pour lesquels il n'est qu'un corps étranger – et, surtout, qu'entre les mains de son père nourricier, exaspéré par l'incapacité de son fils adoptif. Le retour à sa « nature » permet aux qualités innées de Florent de jaillir et, par conséquent, il cesse de se comporter comme un exclu maladroit dont tout le monde se moque ; au contraire, il émerge en tant que héros, malgré une tenue peu recommandable, comme on le verra. À ce propos, Noëlle Laborderie observe :

L'auteur de *Florent et Octavien* a introduit une habile progression de l'achat de l'épervier niais qu'il perd aussitôt, à celui du cheval qu'il paie seulement trop cher, de ses premiers combats contre les païens à son combat de champion officiel contre Fernagu. Cette progression n'existe pas dans *Octavian* où l'achat de l'épervier et celui du cheval se placent exactement sur le même plan : un mauvais marché, et où brusquement sur son initiative personnelle Florent va combattre Fernagu. Elle rend plus naturelle dans *Florent et Octavien* la révélation du héros qui se fait par degrés successifs⁷⁶.

Je reviendrai par la suite sur l'évolution de Florent ; à mon avis l'épervier et le cheval ne sont pas que de mauvais marchés : ils synthétisent au contraire l'essence du choc entre le héros et la réalité dans laquelle il est obligé de grandir. Sur la symbolique qui caractérise cet épisode, Baudouin Van Den Abeele observe :

L'achat insensé est un acte de révolte vis-à-vis du père adoptif. Cette tension se double d'un conflit social : le monde aristocratique [...] s'oppose radicalement à celui des marchands, et répugne à l'idée du gain, de la transaction financière, du commerce. Les relations féodales supposent le don et sa contrepartie nécessaire.

75 — Sur le rôle des vilains cf. M. de COMBARIEU, « Image et représentation du vilain dans les chansons de geste », dans *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, Édition CUERMA, 1978 (*Senefiance*, 5), p. 7-26.

76 — N. LABORDERIE, *Florent et Octavien*, t. 1, p. CLXXXVI.

Cet achat, absurde aux yeux du marchand, est en quelque sorte un don déguisé, signe d'une largesse tout aristocratique⁷⁷.

Autrement dit, Florent tâche obstinément de se procurer les équipements et les symboles dont il a besoin pour se raccrocher à ses racines, en utilisant l'argent de Climent comme s'il n'avait aucune valeur par rapport aux deux animaux/symboles qu'il achète. Dans *FO*, cette insouciance économique est explicitée lorsque Florent dialogue avec son père adoptif à propos des armes dont il a besoin pour se battre contre le sarrasin Fernagu :

« *Aÿ ! Peres, dit il, soyés moys si courtois
C'un seul don me donnez, s'il vous plaist, ceste foiz,
Ne le refusez mie et ce soit vo voloirs* ».
« *Par foy, dist il, beaux filz, je l'acort ceste fois,
Mais que ne demandés florins, gros ne tournois,
Car alouez m'avez de ceux de plus fort pois.
« Nennil, ce dist Florent, je n'y compte une nois.
Je ne veul seulement qu(e) armeures et arnois,
S'iray a ce païen qui tant est maleois*⁷⁸ »

Après les « exploits » marchands à l'inverse du fils d'Othovien, le récit revient en France, qui se trouve sous le joug de l'invasion sarrasine ; l'ennemi avance sans arrêt et un adversaire redoutable – *Rois des jaïans (RO)*, appelé *Fernagu* dans *FO*, *Akarius* dans la mise en prose et *Roy des geants* dans *FL* – défie la fine fleur de la chevalerie française et impériale à travers un nain messager repous-sant (je suis ici la version de *RO*) :

« *Demain, quan jor iert escleriés,
Vendra ses amis tos abrievés,
L'escu au col et tos armés,
Tout seul venra sant conpiaingnie,
Bataille quere por s'amie
A un des meillors chevaliers
Que vous avés et des plus fiers.
Se vers lui s'en veult assaillir,
Bataille avra, n'i puet faillir*⁷⁹ ».

77 — B. VAN DEN ABELE, *La Fauconnerie*, p. 93.

78 — *FO*, t. 1, v. 2513-2521.

79 — *RO*, v. 1904-1912. « Le guerrier gigantesque n'occupe [...] qu'un rôle de second plan, de figuration ou d'accentuation dramatique. Mais lorsque le géant est un haut dignitaire, un roi ou un prince païen, alors il est tiré de l'anonymat, isolé du groupe, son portrait se fait beaucoup plus détaillé, son action est mise en vedette dans des combats singuliers, détachés de la mêlée, il devient le champion du camp adverse et supporte bien souvent à lui le destin du conflit épique » (Fr. DUBOST, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII^e-XIII^e siècles)*. *L'autre, l'ailleurs, l'autrefois*, Genève, Slatkine, 1991 (*Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge*, 15), p. 584). Enfin, sur le rôle des nains dans

Le géant, auquel la fille du Soudan a été promise, offre à Florent la possibilité de se réhabiliter en montrant toute sa valeur à Othévien. Alors, un problème surgit : le jeune chevalier n'a pas d'équipement, ce qui l'empêcherait de se présenter dignement face à son adversaire. Ce fait entraîne l'adoubement « vilain » de Florent. La description du géant redoutable sert, évidemment, à préparer le terrain pour celle, bien différente, du héros ; par exemple, le premier :

*Le hauberc a molt tost vestu,
A son col pendi son escu,
Ains ne li deingna lance baillier,
Ne ne vout monter sor destrier,
Que nus destriers ne le portast,
Que son cors outre ne brisast ;
Car li jaïans si grans estoit,
Que plus de .xv. pies avoit.
En un quir fu estroit laciés,
Atant s'en vait tos eslaissés⁸⁰.*

Malgré le fait qu'il ne monte pas sur un destrier par pitié du pauvre animal et qu'il ne se serve pas d'une lance, le géant est un chevalier redoutable. Il tue facilement le premier adversaire ; par la suite, on passe au dialogue entre Climent et Florent qui, ému par la bataille et excité par la possibilité de venger la mort du chevalier, demande au père « *qu'au jaïant me laissés aler, / a lui veïl mon cors esprover*⁸¹ ». À son tour, Climent est pris de pitié et essaye de le détourner de son propos ; toutefois, Florent insiste et, finalement, il déclare : « *Se le congié ne me donés, / a lui iroi tout desarmés*⁸² ». Le vilain comprend alors qu'il ne lui reste qu'à satisfaire la demande de son fils et, au lieu de l'adoubement comme il lui faudrait le faire, à savoir « lui fournir son matériel, le rendre ainsi 'opérationnel'⁸³ »,

*Par mautalent li dist : « Alés,
Ore faites ce que vos voldrés.
[Mais] par le mon los n'irés vos mie,
Je n'ai arme que soit forbie,
Mes un haubers (qui n'est) [ne] bons ne beaus,
Ne mes escus n'est tains nouveaux,
Ne ma lance n'est mie blanche,
Ains est plus noire que n'est branche⁸⁴ »*

les chansons de geste, je renvoie à Cl. LECOUTEUX, *Les Nains et les elfes au Moyen Âge*, Paris, Imago, 2013.

80 — RO, v. 1945-1954.

81 — *Ibid.*, v. 2158-2159.

82 — *Ibid.*, v. 2173-2174.

83 — J. FLORI, *La Chevalerie en France*, p. 76.

84 — RO, v. 2176-2184.

La réponse de Florent contraste avec cette description fort peu attirante :

« Sire », dist Florens li sennés,
« Tieus com il sont (si) les me prestés,
Ja por autres nes changeroi ».
Dist Climens : « Les vous bauderoi⁸⁵ »

Cette partie du texte permet d'établir un rapport direct avec *Aiol* : dans cette chanson faisant « place aux *gabs* et à des scènes proches du fabliau⁸⁶ », se trouve une description des armes que le père Elie confie au fils Aiol :

« Ma lanche s'est molt torte, mes escus viés,
Et mes haubers ne fu piecha froiés
Ne mes elmes forbis ne esclairiés.
Povrement en irés a ce premier,
Que ne menrés sergant ne escuier⁸⁷ ».

Il ne s'agit pas d'un emprunt isolé, comme on le verra. Dans *RO* fait suite à ce passage une parodie de l'adoubement se terminant, très opportunément, par un grand rire :

Florens les armes demanda,
Et Climens les li aporta.
Un tapis estendi Climens,
Desus fist asseoir Florens.
Climens les chauce li laça,
Ne furent forrees pieça.
Le hauberc vesti verement,
Qui fu plus noirs que arrement,
Molt estoit lais et enfumés,
Et de tote parz [molt] roilez,
Un heaumê li a [a]porté,
Deseur son feu l'avoit geté,
Plus estoit noirs que pos de terre,
La suie en est cheüe a terre.
En le chef l'enfant l'a posé,
A.II.(II). cordeles novele⁸⁸.

85 — *Ibid.*, v. 2185-2188.

86 — Fr. SUARD, *Guide de la chanson de geste*, p. 236.

87 — *Aiol*, éd. J.-M. ARDOUIN, Paris, Champion, 2016 (*Les Classiques français du Moyen Âge*, 176), v. 235-239 (dorénavant *Aiol*). Dans *FL* se trouve une variation intéressante portant sur l'attitude peu chevaleresque de Climent : *Mes armures sont toutes rompues et enrouillees et laides. Trente ans a que je les vy : j'ay mieulx aimé me donner du bon temps que mes armures porter, car nul n'y a prouffit, l'on n'y reçoit maintz coups sus la teste et sur le dos (FL, fol. 32).*

88 — *RO*, v. 2191-2206.

Le symbole chevaleresque par excellence, l'épée, mérite une place à part...

*Après li aporta l'espee,
Molt a lonc tans ne fu forbee.
Climens l'a par le poing saisie,
A l'autre poing l'a repaumie ;
Du fuerre la cuida sachier,
Mais qui li donast Monpeller,
Ne fust li brans por soi ostés
Tant estoit au fuerre serrés⁸⁹.*

L'opération d'extraction du fourreau n'a rien de légendaire et nécessite, en revanche, une aide supplémentaire :

*Climens Gladouain apela,
Son fiuz estoit et molt l'ama.
« Pren », fait il, « d'une part l'espee,
Par le fuerre soit bien tirée [...]
Tire vers toi molt durement,
Car au fuerre tient fermement,
Que ne la puis a moi sachier,
Diabls l'ont fait [tot] [en]ruillier ». [...]
Par tel air l'espee ont trait,
Que Climens verse et ses fieuz chent.
Florens en a grant joie eü,
De ceu qu'andui feurent cheü.
« Pere », dist Florens, « cest'espee
N'a pas esté molt enovree ».
« Fieuz », dist Climens, « voir dit avés,
Toutes voies l'en porterés⁹⁰ ».*

Encore une fois la « joie » se cachant derrière le rire satisfait de Florent après la chute de ses deux « valets » rend explicite le décalage social entre le protagoniste et sa famille adoptive. Par la suite, le même schéma est exploité pour la monture, le bouclier *enfumés et tot derompus* et la lance qui *molt estoit torte et enfumée*⁹¹. Le pic du comique est atteint lorsque Climent observe le résultat et, tout content, dit à son fils : « *Or alés, / car vos estes tré bien armés* »,

89 — *Ibid.*, v. 2207-2214.

90 — *Ibid.*, v. 2215-2234. La difficulté de l'extraction de l'épée du fourreau peut rappeler le motif de l'épée dans le rocher. Je signale à ce sujet le bel article de C. DONÀ, « La spada nella roccia e altre spade del destino », dans *Filologia e letteratura. Studi offerti a Carmelo Zilli*, dir. A. CHIELLI et L. TERRUSI, Bari, Cacucci, 2014 (*Biblioteca della tradizione classica*, 10), p. 63-80.

91 — *RO*, v. 2252 ; v. 2256.

en promettant son soutien au moment de la bataille « *se je vos voi grant cops doner / et desor le j[ai]ant fraper*⁹² ».

Dans les versions restantes la parodie de l'adoubement se déroule sans innovations importantes :

FO, t. 1, v. 2531-2578

« *Beaulx fieulx, ce dist Climent, tes toy se tu me crois ;
Toutes mes armes sont plus noires que n'est pois* »
« *Ne m'en chault, dit Florent, je n'en donne ung tournois,
Car se je fais bonne euvre d'ouscis mauvaiz et noirs,
Mieux en seray prisiez que s'eüsse bon arnois.
Sire, se dit Florent a la chiere membree,
Se la vostre armeüre est ung peu enfumee
Contre ce seray preulx en iceste journee. [...]
Adonc [Climent] va son harnois querre sans demouree :
Ung haulbert apporta plus noir que cheminee
Et ung grant aucqueton a une manche lee,
Si ot tres bonne coiffe que Climent a frotee
Et pour oster le roul l'a aussi bien lavee.
Adonc s'arma Florent qu'il n'y fist demouree,
Et Climent luy a dit : « Florent, vesci m'espee,
Mais bien y a .XII. ans, par la Vierge loee,
Et plus qu'elle ne fu hors du feurre sachee ». [...]
Et Climent luy ala son vielz escu offrir;
Sy tres noir que peinture n'y peüst on veïr,
Puis ly baille une lance, le fer faulsi fourbir.*

Othoven, fol. 27vb-28ra

Climens, sans plus arester, fist apporter ses armures ; premierement il lui apporta ung viel jacque bien lonc a unes larges manchez et une vielle huvette enroullie que oncques plus noire on n'avoit veue. Climens le bouta en l'yawe, puis atout ung drappel et ung pou de chendres, il le blanchist ung pau. Aprés lui bailla son espee et luy dist : « Biau filz, plus y a de .XX. ans que elle ne fu sachie. » Alors Climent le cuida sachie, mais tant estoit enroullie que oncques ne le pot tirer dehors. Clodoains vint avant et prist l'espee par le fourel et Climent sachie par la poingnye et sacherent sy tresfort ly ungz a l'encontre de l'autre que tous deux reverserent par terre les piés deseure. Quant Florens vey que Climent et Clodoain cheÿrent, il leur dist en riant : « Mon pere, ne vous hastés point, mais faittes tout par loisir. – Biau filz, ce dist Climent, je vous conseille que jamais ceste espee ne laissiés dedens le foureau, mais le portés toute nue, car se le payen vous venoit assaillir en soursault, vous ne l'aryés pas sy tost sachie, dont moult grant damage vous porroit avenir. – Peres, ce dist Florent, quant la venra, je en chevray bien. » Lors prinst l'espee et s'en escremist autour de lui, puis le chaingny. Son cheval fu appresté, sy monta sus. Climens lui bailla sa lance et son escu qui tant estoit noir et enfumé que on n'eüst sceu dire de coy il estoit, tant estoit verny de la fumiere, puis lui bailla une lance en laquelle avoit ung fer sy fort enroullé que en trois jours on ne l'eüst sceu esclarchir tant estoit noir. Florent prist la lance en son poing et dist a Climent : « Peres, je vous commans a Dieu ! Je me voys offrir au roy pour combatre ce payen, dont ly gent font tant de parlement. »

92 — *Ibid.*, v. 2257-2258 ; v. 2265-2266.

FL, fol. 32

Atant Clement plus ne sejourne, si s'en va a son hostel et delivra ses harnoys a Florent, puis Clement les chaussa et luy vestit le haulbert, lequel estoit tout enrouillé et tout noir. Ung heaulme luy aporta tout plain de suye, si le mist sur le chief de Florent. Après luy aporta l'espee, laquelle avoit gardee longuement [...] Clement bailla l'espee a Florent, puis après son cheval luy admene, tout selle et bride. La selle estoit toute despeece et les regnes en quatre lieux noués, si les fortifia Florent tant qu'il peut, [...] Clement luy bailla ung escu tout enrouillé lequel estoit bon et fort et le mist Florent sur son col, puis demanda la lance et Clement luy bailla laquelle estoit moult forte et roide, mais elle estoit toute enfumee.

Ainsi harnaché, Florent se dirige vers le lieu de la bataille et traverse Paris. D'après *RO*, le jeune homme se présente devant le géant, tandis que dans *FO* il se rend au palais du roi où il subit les lourdes moqueries des écuyers et, surtout, de l'un des huissiers :

*Il [Florent] entra en la court, mais pour luy escharnir
Veïssiez escuiers tout entour luy venir
En se mocquant de luy : « Ou voulez vous courir ?
Venez vous cy le roy Dagobert assaillir ? » [...]]
Donc oucÿés gens rire et leurs bouches ouvrir,
Quant Florent lez parçoit, sy en olt grant aÿr.
Adonc ung des huissiers envers luy va venir
Et luy dit : « Descendez, compains, sans alentir,
Venez vous en au roy vostre affaire gehir,
Foy que doy saint Denis, le glorieulx martir,
Au disner vous feray tres noblement servir
Et vous donrray bon vin pour vo chief endormir,
Se bien avez beü, s'adonc voulez yssir,
Vous ferez devant vous tous lez payens fouïr⁹³ »*

Dans la scène correspondante d'*Othovien*, les railleries sont condensées et celle de l'huissier se transforme en moquerie collective : *Et quant ceulx qui la estoient l'oÿrent, ilz commencerent moult fort a rire, sy lui disoyent : « Compains, hastés vous de saillir aux champs, car seur soyés se les payens vous voyent, tous les venrés fuïr⁹⁴ ! »*. Voyons un résumé concernant cet épisode dans toutes les versions du cycle :

93 — *FO*, t. 1, v. 2585-2600.

94 — *O*, fol. 28rb.

RO, v. 2274-2336	FO, t. 1, v. 2759-2812
<i>Tuit le suivent, petit et grant, Et croioient : « Laissiés aler Avant le hardi bachelier, Qui vengera ancui Forré⁹⁵, Par lui serons [nos] amonté. Beles armes a aportees, Diex, come sont bien eslumiees, Vés, que heaume et quel escu ! Cis est de[s] chevaliers Arthu, Qui ocient quanqu'il atainent ! De ses cops li sarrazins tainent. C'est li fiuz Audegier sant faille. Ancui verons tré grant bataille. Mors est li jaïans, s'il l'ata(i)nt, Contre cestui n'avra garant. Diex a eu de nous pieté, Quant cestui nos a envaié ! ». [...]</i>	<i>Mais li plusieurs disoient en mocquant haultement : « Voiez du bel armé com fait essillement ! ». Et le hüent si hault que Florent lez entent, Lors se tourne li enfïe(n)s, s'a veü de gent tant Que trestous les creneaux a ce léz en pourprant [...]</i>
<i>Li jaïans l'enfes venir voit, Net tant ne quant ne li douta, Por ce que [si] petis esta. A Florens vint, si l'apela : « Chevaliers, aten a moi ça. Forment les vout bien esploier Qui tiex armes te fist bailler. Merveilles font ore a priser. Ont eles estié en fimier ? Durement sont enruillies. Qui les t'a oré enblanchies ? Va t'en ariere, beaus amis, Ja de moi ne seras requis ».</i>	<i>Fernagus : « Dame, dit le payen, par Mahon qui ne ment, Vecy ung crestien de moult fol pens- ement, Qui vien tout seul a moy tournoyer ensement [...] » Quant le payen l'entent, sy fronchy le manton : « Crestien, dit le Turc, de ce ne vous blamon Se vo seigneur servés a sa conman- dyson ; Maiz il a fait vers moy trop grande mesprison, Quant il m'a pour combatre envoyé tel garçon ».</i>

95 — Forré est un roi sarrasin tué par Roland (E. LANGLOIS, *Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées*, Paris, Bouillon, 1904, entrée *Forré*). Dans *Aiol*, p. 638, on lit : « Ce personnage est associé constamment dans le poème à des formes du verbe *venger* pour constituer une sorte de proverbe ». L'éditeur, J.-M. Ardouin renvoie également à P. LE GENTIL, « Vengier Forré », dans *Études de langue et de littérature du Moyen-âge offertes à Félix Lecoy par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, Champion, 1973, p. 307-314. Cf. enfin Fr. SUARD, « Les habits surprenants », p. 339, n. 23.

Othoven, fol. 29ra	FL, fol. 32-33
<i>Flourent prist congiet du roy et de l'empereur et des barons, puis monta Flourens sur son cheval et le bon congnestable le convoya jusques a la porte, mais saciés mainte risee y ot faite a son partement pour les estranges armures dont il estoit armés. Moult eüst esté hués et mocqués se ce n'eüst esté pour le congnestable qui l'acompaignoit ; tous s'en donnoient grant merveilles et sy ne sçavoient que penser et pour ce hommes, femmes, petis enfans couroient après, sy furent tous esbahis quant dehors la porte tout seul l'en veyrent aler [...]</i>	<i>Florent se mist en chemin et Clement va après parmy la ville. Les grans et les petis alloient après Florent et se mocquoyent de luy en criant : « Hé ! Dieu, regardez quel hardy chevalier ! Laissez le aller : Par sa hardiesse aurons honneur et pris ». Les aultres disoyent : « [C]e chevalier occira le jayant ». L'autre disoit par mocquerie : « C'est ung des douze pers de France. Il s'en va combatre la pucelle contre le jayant : les Sarrazinz doibuent bien avoir grant paour ». L'autre disoit : « Advisez le bien, car jamais plus vous ne le verrez ». L'autre disoit : « C'est ung fol qui va sa mort cherchant »⁹⁶. Le noble Florent tous les escouta et oncques mot ne leur dist, ains s'en alloit fierement. [...]</i>
<i>[Akarius] tout a piet s'en vint au devant de Flourens et quant il ot advisé Flourent que ainsy mal abilliet et mal armé venoit, il pensa que le roy Dagombert lui envoïast pour le mocquer et desprisier, dont il fu sy couroucyés que a pou qu'il ne marvoïoit.</i>	<i>Le Roi des géants observe Florent et lui dit : « Par Mahon, bien devez aymer celluy qui vous a armé. Voz armes sont belles et riches : je croi qu'elles ont couché dedans ung fumier, car elles sont fort enrrouillees. »</i> <i>[Le roi payen refuse de combattre avec Florent, qui le défie].</i>

Le passage en question n'est pas passé inaperçu, notamment à cause du renvoi à *Audigier*. Luciana Borghi Cedrini écrit à ce sujet :

Nella *chanson de geste* di *Aiol* (XII sec.) ci si fa beffe del giovane protagonista, ipotizzando ch'egli appartenga al casato di *Audengier*, che cioè i suoi genitori siano Audigier e Rainberge (laddove quest'ultima è in realtà madre di Audigier, moglie di Turgibus ; analogamente, in *Florent et Octavien* (versione duecentesca d'un originale del secolo precedente) si identifica un cavaliere male armato con il figlio di Audigier⁹⁷.

96 — Dans l'exemplaire Bonfons cité *supra* on lit : « C'est un des chevaliers Artus qui font mourir tous ceux qui tuent. Par ma foy, c'est un fol : il se va faire tuer. » « C'est un tres vaillant homme, dit l'autre, si aura fiere bataille : le geant est mort s'il l'attend ». « Dieu a pitié du bon roy Dagobert, dist l'autre, quand ce vaillant chevalier luy envoie ».

97 — L. BORGHİ CEDRINI, *La Cosmologia del villano secondo testi extravaganti del Duecento francese*, Turin, Edizioni dell'Orso, 1989 (*Scrittura e scrittori. Serie monografica*, 3), p. 11.

Par rapport aux noces entre Audigier et sa digne épouse Troncecrevace qui clôt la chanson, la chercheuse ajoute :

Di questa prevedibile ciclicità ha invero già dato rapido accenno la Lazzerini [...] (là dove afferma : « Con la nuova coppia Audigier – Troncecrevace... il ciclo ricomincia : ecco un nuovo fidanzamento *a croupeton*, com'era stato quello di Turgibus e Rainberge, con corredo di generose defecazioni di buon auspicio... per l'abbondanza delle future messi e della futura prole audigeriana ») ; ma mi preme sottolinearla [...] perché in essa, piuttosto che o comunque più che in un involontario scambio tra Audigier e Turgibus, vedrei la ragione per cui sia *Aiols* sia *Florent et Octavian* [sic] identificano per *gab* un cavaliere col figlio non già di Turgibus, ma di Audigier⁹⁸.

À la lumière de ce renvoi, les mots adressés à Florent par le géant révèlent que la couleur des armes du premier n'a pas été choisie au hasard :

« *Merveilles font ore a priser.
Ont eles estié en fimier ?
Durement sont enruillies.
Qui les t'a orë enblanchies*⁹⁹ ? »

Évidemment, il ne s'agit pas d'une citation anodine, dans la mesure où l'auteur de *RO* fait allusion à la matière fécale qui, comme on le sait, entoure l'existence même de cet anti-modèle de chevalier¹⁰⁰. Voyons, par exemple, l'adoubement d'Audigier :

*Seignor, or escoutez touz sanz noisier.
Dirai vos d'Avisart et de Raïer,
Qui Audigier, lor frere, font chevalier.
Le vallet amenerent sor un fumier,
Ses armes li aportent en un pannier.
Hauberc li ont vestu blanc et legier,
.XV. sols de marcheïs costa l'autrier.
En son chief li lacerent heaume d'acier
Qui .iii. anz fuz en gaïges por un denier.
Ti[r]arz li çaint l'espee, qui molt l'ot chier :
Plus mauvais vavassor de lui ne quier.
La paumee li done sor le colier,
Que d'un genoil le fait agenoillier.
En la place li traient son bon destrier*¹⁰¹.

98 — *Ibid.*, p. 16-17. Sur la présence d'Audigier dans le cycle d'*Othovien*, cf. K. V. SINCLAIR, « Comic Audigier in England », *Romania*, t. 100, 1979, p. 257-259.

99 — *RO*, v. 2331-2334.

100 — Pour L. LAZZERINI, *Audigier : il cavaliere sul letamaio*, Roma, Carocci, 2003 (*Biblioteca medievale*, 84), p. 53, « il letamaio è il centro dell'universo di *Audigier*, il teatro degli eventi cruciali della storia ». Mes citations sont tirées de cette édition (dorénavant *Audigier*).

101 — *Audigier*, v. 183-196.

Le protagoniste part à la recherche de Grinberge qui, au moment de la fête successive à l'adoubement, *tres enmi les queroles ala chïer*, en raison du fait que *molt li desplot la joie du chevalier*¹⁰². Audigier n'est visiblement pas content, donc il se lance, à sa façon, à la poursuite de la vieille et, une fois cette dernière trouvée,

*Audigier tret l'espee qui plus ombroie
Que jus de viez fumier quant il nerçoie*¹⁰³.

La couleur de l'épée rappelle celle de Florent. Déjà Foerster avait repéré un certain nombre de similitudes entre *RO* et la chanson d'*Aiol*, notamment par rapport aux moqueries et à la description de la lance de Florent¹⁰⁴ : d'ailleurs, le fait même que cette chanson soit un modèle des mésaventures de Florent ne nous étonne guère car, comme le souligne Ménard, « aucune chanson de geste ne fait autant de place aux mésaventures que la chanson d'*Aiol*. Durant plus de 2000 vers, le conteur se plaît à multiplier les avanies et les outrages dont est victime le héros¹⁰⁵ ». En résumant, Foerster cite les vers suivants d'*Aiol* :

*Et cil borgois s'en gabent qui l'ont veü,
Et dist li uns a l'autre : « Trai toi ensus !
Cis est de la taverna trop tost issus.
Che samble des cevaus le roi Artu :
Ne peut consentir home que tout ne tut.
E ! Dex, com fait a loer cis escus !
Che resamble des armes dant Esaü
Qui vesqui par eage .C. ans u plus ».
Quant l'entendi Aiols, dolans en fu,
Parfondement reclaimme le roi Jesu*¹⁰⁶.

On ajoutera à ces vers la description des armes d'*Aiol* lorsqu'il arrive à Poitiers :

102 — *Ibid.*, v. 218 ; v. 215.

103 — *Ibid.*, v. 293-294.

104 — *Aiol et Mirabel und Elie de Saint Gille*, éd. W. FOERSTER, 2 t. en 3 vol., Heilbronn, Henninger, 1876-1882, t. 1, p. XXVI-XXVII.

105 — Ph. MÉNARD, *Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969 (*Publications romanes et françaises*, 105), p. 100. Cf. également Fr. SUARD, « Gabs et révélation du héros dans la chanson d'*Aiol* », dans *Burlesque et dérision dans les épopées de l'Occident médiéval*, dir. B. GUIDOT, Besançon, Université de Besançon, 1995 (*Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 558 – *Littéraires*, 3), p. 59-78 ; S. ALBERT, « Droit et violence dans l'humiliation publique du chevalier, XII^e-XIII^e siècles », dans *Droit et violence dans la littérature du Moyen Âge*, éd. Ph. HAUGEARD et M. OTT, Paris, Classiques Garnier, 2013 (*Esprit des lois, esprit des lettres*, 2), p. 105-119. Enfin, sur la place du comique dans l'épopée voir le bel article de Fr. SUARD, « La place du comique dans l'épique », dans *Plaisir de l'épopée*, dir. G. MATHIEU-CASTELLANI, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2000 (*Créations européennes*), p. 23-39.

106 — *Aiol*, v. 933-942.

*Aiols entra es rues parmi l'estree.
 Sa lance estoit molt torte et enfumee,
 Et ses escus fu vieus, la boucle lee,
 Et sa resne ronpue et renoee,
 Et les piaus de son col sont descirees [...]
 Chevaliers et borgois l'en esgardent,
 Et dames et puceles es tors monterent ;
 Et dist li un a l'autre : « Voiés, conpere,
 Par la foi que vou doi, qui est chis leres ?
 Ces armes que il porte a il enblees,
 Mais molt par a le chiere bele et clere,
 Et bien resamble fiex de France mere¹⁰⁷ »*

Après avoir tué un ivrogne qui l'avoit gabé et laidengié¹⁰⁸, le héros avance :

*Et dist li un a l'autre : « Cousin, voiés !
 Tout avons de novel regai[n]gié,
 Car chi nous est venus un chevaliers
 Qui samble del parage dant Audegier ».
 Li borgois sont felon et malvoisié,
 Molt li aront lait dit et reprovier :
 Dites, sire, u menrés [i]cel destrier ?
 Bien ait qui vous a prist a cevaucier !
 Vous vengerés Fouré quant tans en [i]ert¹⁰⁹ ! »*

Peu après, reviennent les noms d'Audigier et de Raiberghie :

*« Vasal, cevalier sire, a nous parlés :
 Furent ces arme faite en vo resné ?
 Fu Audengier vos peres qui tant fu ber
 Et Raiberghie vo mere o le vis cler ?
 Iteus armes soloit toudis porter.
 Car remanés o nous en cest esté !
 A ceste Pentecouste nos ju ferés,
 Vos chevaus ert terchiés et abevrés,
 Si nous en juerons par la chité¹¹⁰ »*

Foerster repère également de nombreuses occurrences de l'expression *lance torte et enfumee*¹¹¹. Compte tenu de la datation présumée d'*Aiol* « entre la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e siècle », un rapport d'intertextualité entre cette chanson et

107 — *Ibid.*, v. 890-908.

108 — *Ibid.*, v. 945.

109 — *Ibid.*, v. 950-958.

110 — *Ibid.*, v. 990-998.

111 — W. FOERSTER, *Aiol et Mirabel*, p. XXVII.

RO est presque manifeste¹¹². En revanche, la référence au *fimier* se trouvant dans ce dernier texte par rapport à la couleur des armes de Florent peut relever d'une connaissance directe d'*Audigier*. Comme cela était prévisible, l'allusion de *RO* à Audigier disparaît dans les versions successives du récit, y compris *FL*, probablement à cause du fait qu'elle n'aurait pas été saisie par les publics respectifs. En revanche, la version imprimée cite les douze pairs de France en substitution du renvoi, moins évident, à Forré, mais garde la référence aux *chevaliers Artus qui font mourir tous ceux qui tuent*, alors que cette dernière était absente dans les versions précédentes. Dans *FO*, les premières armes endossées par Florent ne sont pas celles appartenant à Climent, comme dans *RO* ; dans la version en alexandrins elles étaient à un sarrasin et ont été conquises sur le champ de bataille, avec l'aide d'un valet :

*Adonc ly ber Florent sur le payen monta,
Et luy tolly l'espee et le chief luy couppa,
D'auqueton, de hauber, tantost le despoilla.
Et ung vallet a pié qu'après eulx chemyna,
Quant il vit que Florent sy tres bien se porta,
Tost et isnellement envers luy s'adressa,
Et luy a dit : « Beau sire, le myen corps vous ayd(e)ra
A vous tres bien armer ainsi qu'apartiendra¹¹³ »*

Ce choix n'est pas banal : l'effet parodique de l'adoubement vilain est ici visiblement nuancé, et pour cause. Le fait que Florent ait conquis ses armes en les soustrayant à un Turc prouve d'abord sa valeur chevaleresque en rendant par la suite accessoire, donc moins immédiat par rapport au texte-souche, le fait qu'il endosse des armes peu dignes d'un chevalier au moment de l'affrontement avec le géant. Cette digression souligne le besoin primordial du jeune garçon de s'armer, étant donné que son père putatif n'est pas un chevalier, il ne veut donc pas contribuer à lui fournir l'équipement dont il a besoin. Par rapport à cette capacité de se procurer ce qui lui est refusé, on peut s'arrêter sur la scène où Florent récompense le valet d'un cheval enlevé à un sarrasin :

*Le cheval se tint quoy et Florent le combra,
Puis s'en vint au vallet, erramment luy bailla,
Et luy a dit : « Amis, desarmés tot cilz la,
Et les armes qu'i porte vostre corps les ara,
Puis vous venez combatre aux payens par deça¹¹⁴ »*

112 — Sur la datation, cf. J.-M. ARDOUIN, *Aiol*, p. 103.

113 — *FO*, t. 1, v. 1998-2005.

114 — *Ibid.*, t. 1, v. 2024-2028.

La réponse du valet, jadis empressé à armer le héros, est surprenante et conforme à la naïveté de Florent devant des propos beaucoup moins nobles que les siens :

« Sire, dist le varlet, ce ne saray je ja ».
 Et a pris le cheval et par dessus monta,
 Et dist a Florent : « Savez comant il va ?
 A Dieu je vous commande, qui le monde crea,
 Car combate qui veult qui combatre vorra !
 Le corps de moy huymaiz plus avant sy n'yra,
 Je ay bien bon cheval que mon corps sy vendra
 Et en merray bon temps tant que l'argent durra ».
 Et après celluy mot erramment s'en ala¹¹⁵.

Le pauvre Florent ne peut que constater son énième mauvaise affaire et assés se repentir de ce qu'il lui livra / le bon destrier courant qu'aveques lui mena¹¹⁶. Malgré sa valeur, le héros n'est pas encore mûr, il est donc exposé à la ruse des autres personnages, tout simplement. Dans *Othovien*, le valet disparaît et le prosateur ne manque pas de souligner le fait que Florent ôte à son adversaire l'espee hors des poings, sy lui en trencha la teste et le desarma d'un aucqueton qu'il avoit vestu et du haubert, sy s'en arma au mieulx qu'il pot et prist le healme et le mist en son chief ainsy qu'il sot, car il n'y ot nulz qui ad ce faire lui aidast en riens¹¹⁷.

En définitive, l'épisode où Florent se procure des armes avant que Climent lui offre les siennes et qui est absent dans *RO* sert également à confirmer une fois de plus le conflit potentiel, voire l'impossibilité d'une véritable compréhension entre Florent et Climent. Lorsque le connestable de France invite le jeune chevalier à prendre un prisonnier en otage, car il est roy couronné, s'en aras grant argent¹¹⁸, le garçon refuse de peur

« Que mon pere sceüst le mien demainement
 Ne que je fusse cy venuz au chapplement ;
 Car sur trestoutes choses, c'est ce qu'i me deffent
 Que ne voysse combatre ne en tournoïement,
 Et si a tant d'avoir, ne sçay ou tant en prent,
 Et oncques ne monta sus cheval ne jument,
 Armeures ne me veult acheter nullement,
 J'ay cestez cy conquises en cestuy chapplement ;
 Je ne veul qu'i le sache et le payen vous rent ».

115 — *Ibid.*, t. 1, v. 2029-2037. Il est intéressant qu'un discours semblable à celui du valet ait été prononcé par Climent (cf. *supra* la n. 47).

116 — *Ibid.*, t. 1, v. 2039-2040.

117 — *O*, fol. 22ra-22rb.

118 — *FO*, t. 1, v. 2096.

*Et quant le connestable ceste parole entent,
A rire commença assez et largement*¹¹⁹.

Par la suite, Florent donne ses armes *a ung rybault tout ivre qui tres bien le mocqua*¹²⁰, cette moquerie étant un prélude à l'humiliation collective qui l'attend peu après et qui précédera sa rédemption. La situation de Florent est même inférieure à celle de qui on définit normalement un « bachelier », à savoir un 'jeune homme [ou] un jeune homme qui aspirait à devenir chevalier'¹²¹. En décrivant la condition des jeunes chevaliers, Georges Duby évoque un

transfert très brusque dans un autre monde, celui des cavalcades, des écuries, des magasins d'armes, des chasses, des embuscades et des ébats virils. Les garçons grandissaient là, intégrés à la bande de cavaliers, adolescents mêlés dans la promiscuité militaire aux hommes déjà mûrs. Ils appartenaient déjà, en position subalterne, confondus dans les premiers temps avec les goujats de service, à l'escouade qu'entretenait chez lui un autre patron, chargé de les éduquer, de les amuser, qui devenait ainsi leur nouveau père, tandis que la figure du père, du vrai père, du père « naturel », s'effaçait rapidement de leur mémoire, si puînés, ils n'attendaient pas d'hériter un jour de lui¹²².

Comme il est souligné au v. 2104 de *FO*, « *que je voyse combatre ne en tournoïement* », pour un aspirant chevalier le fait de se battre et de tournoyer était fondamental pour son apprentissage militaire, ainsi que pour son épanouissement. La situation de Florent est complètement renversée par rapport au cadre décrit par Duby : comme il le dit lui-même, non seulement il est éloigné de toute situation de combat ou de tournoi, mais la cause principale d'une telle situation est, justement, son père nourricier – auquel il souhaite la mort – tandis que le père naturel « ne s'efface pas de la mémoire » du jeune homme, vu que Florent ne peut pas même s'en souvenir. Parallèlement, c'est l'héritage naturel provenant d'Othovien et de Florimonde et non, malgré lui, le patrimoine inatteignable de

119 — *Ibid.*, t. 1, v. 2101-2111.

120 — *Ibid.*, t. 1, v. 2218.

121 — Cf. DEAF (*Dictionnaire Étymologique de l'Ancien Français*), entrée *bachelier*¹. Pour une définition sémantique du lemme sur la base des chansons de geste du XII^e siècle cf. J. FLORI, « Qu'est-ce qu'un *bachelier* ? Étude historique de vocabulaire dans les chansons de geste du XII^e siècle », *Romania*, t. 383, 1975, p. 289-314 ; Flori souligne en particulier le fait que *bachelier* était synonyme de 'jeune' mais, en général, le mot « s'applique aussi bien aux nobles qu'aux roturiers, aux grands seigneurs qu'à leurs plus humbles serviteurs, parfois même à des serfs. Il n'a donc aucune signification sociale ou juridique », en dépit du fait que « la plupart des *bachelers* sont des guerriers, le plus souvent des chevaliers » (p. 312).

122 — G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984 (*Les Inconnus de l'histoire*), p. 82.

Climent, qui pousse le protagoniste à se sentir exclu et inapte à la vie marchande, tant et si bien qu'il supplie Climent de lui octroyer la permission d'aller se battre avec ses vieilles armes, vu que le changeur, bien que très aisé, n'a pas la moindre intention de dépenser son argent pour lui en acheter de nouvelles¹²³.

On peut conclure que, dans *RO*, l'adoubement vilain s'inscrit parfaitement dans le parcours parodique de Florent au sein d'une réalité qui l'exclut. Tel qu'un laissez-passer, les armes noircies de Climent permettent, finalement, la sortie de Florent de ce monde hostile et favorisent le retour à sa vraie *nature*. Par contre, comme je viens de le dire, dans *FO* et *Othovien*, Florent se bat contre un turc, s'arme, se bat encore une fois, rencontre son père naturel et, seulement après ces étapes, assiste à la mort d'un chevalier chrétien, puis quitte le palais royal et demande ses armes à Climent qui, dans ces deux versions, est désormais bien averti des qualités chevaleresques de son fils adoptif. Malgré la possibilité d'obtenir une armure beaucoup plus digne en s'adressant directement au roi, Florent préfère solliciter Climent, comme on le sait : cette scène était trop réussie pour qu'on la supprime mais le statut du héros a été modifié par une auto-investiture chevaleresque antérieure rendant la demande de Florent au père nourricier comme une simple forme de dévotion filiale. Au contraire, dans *RO* le héros a à peine laissé entrevoir ses qualités, mais il s'approche de la chevalerie en compagnie du vilain qui :

[...] Par la main le tenoit,
Vint ans li damoiseaus avoit¹²⁴.

L'âge de vingt ans n'est pas mentionné au hasard, tout comme l'appellatif *damoiseil* 'jeune homme de condition noble qui n'est pas encore chevalier, fils d'un seigneur'¹²⁵ : il s'agit, justement, de l'âge où un bachelier se prépare à devenir chevalier, alors qu'ici Florent, qui n'a presque rien expérimenté de la chevalerie, est tenu par la main – un geste soulignant son immaturité – par son père adoptif. De plus ce dernier, n'étant qu'un changeur, est chargé de lui expliquer les causes du désarroi de l'armée défilant sous les yeux admirés du jeune homme, faute d'un père noble qui se serait acquitté de cette tâche en toute connaissance de cause. Par conséquent, étant toujours étranger au champ de bataille et encore

123 — « Florent, on the other hand, stands out from the society in which he is reared because he is ill-adapted to cope with it ; he is both uninterested and incompetent in the trades to which Clement tries to set him » (*Octavian Imperator*, éd. Fr. McSPARRAN, p. 65).

124 — *RO*, v. 2103-2104.

125 — Cf. DEAF, entrée *damoiseil*.

dépendant de Climent, ce ne sera qu'avec des armes « vilaines » et enfumées qu'il pourra se manifester en tant que futur chevalier.

7. L'humiliation du chevalier dans le *Libro del cavallero Zifar*

Pour finir, je voudrais élargir mon discours par le biais d'une comparaison avec le premier roman castillan qui ne soit pas une traduction, à savoir le *Libro del cavallero Zifar*. Cette œuvre en prose fort complexe date du XIV^e siècle : son éditeur le plus accrédité, Ch. Ph. Wagner, en souligna sa subdivision en trois parties, dont la première est largement influencée par la vie de saint Eustache¹²⁶ : le chevalier et sa famille sont obligés par une malédiction – la mort de la monture de Zifar qui intervient tous les dix jours – à abandonner leur terre et, durant leur périple, sa femme, Grima, et ses enfants, Garfín et Roboán, sont séparés. Zifar se trouve ainsi en grande difficulté, mais durant le moment le plus dur de son parcours, il tombe sur un personnage étrange, El Ribaldo 'malin, scélérat' qui l'aide à se relever et à gagner le trône du royaume de Mentón qui se trouve sous le siège d'un royaume ennemi. Or, pour pouvoir pénétrer dans la ville de Mentón en traversant le siège, El Ribaldo et Zifar inventent un stratagème consistant à habiller le chevalier avec les habits peu convenables de son aide, en endossant en plus *una guirnalda de fojas de vides en vuestra cabeça e una vara en la mano, bien commo sandio. E maguer vos den bozes vos non dedes nada por ello*¹²⁷.

Ainsi, le travestissement mis en place, *quando entraron por la hueste començaron a dar bozes al cavallero todos, grandes e pequeños, commo a sandio, e deziendo : « Ahe aqui el rey de Menton, syn caldera e sin pendon » [...] e el cavallero, commoquier que pasava grandes verguenças, fazia enfinta que era sandio*¹²⁸. Le protagoniste est donc humilié et appelé « Roi fou de Menton » mais, une fois

126 — Cf. Ch. Ph. WAGNER, « The Sources of *El Cavallero Cifar* », *Revue Hispanique*, t. 10/33-34, 1903, p. 5-104 ; *El Libro del Cavallero Zifar*, éd. Ch. Ph. WAGNER, Ann Arbor, University of Michigan, 1929 (*University of Michigan publications. Language and literature*, 5) (reprint New York, Kraus Reprint, 1971), dont je tire les citations (dorénavant *Zifar*). Pour la traduction française, les citations sont tirées du volume intitulé *Livre du chevalier Zifar : livre du Chevalier de Dieu*, trad. J.-M. BARBERÀ, Toulouse, Monsieur Toussaint Louverture, 2009.

127 — *Zifar*, p. 137. 'Placez sur votre tête une guirlande de feuilles de vigne et prenez une baguette dans votre main, à la manière des fous. Et même si tous crient après vous, ne vous en faites pas'.

128 — *Ibid.* 'Lors qu'ils y entrèrent, tous se mirent à crier contre le chevalier, du plus grand au plus petit, et, le prenant pour un fou, ils dirent : « Voyez le roi de Menton, sans chaudron et sans pennon » [...] bien qu'il en ressentît une grande honte, celui-ci faisait semblant d'être fou'.

entré dans la ville, il sort l'épée qu'il dissimulait en dessous de ses habits et se présente *al mayordomo del rey*. « *E como te dexaron pasar los de la hueste ?* », *dixieron los que estavan en los andamios*. « *Certas* », *dixo el*, « *fisme entrellos sandio, e davanme todos bozes, llamandome rey de Menton*¹²⁹ ».

Comme on peut le constater, bien que dans le but d'ourdir un stratagème lui permettant de dépasser le siège de la ville et malgré le contexte différent, lorsque le schéma narratif commun à la première partie du cycle d'Othevien agit, se manifeste parallèlement la présence d'un personnage de condition humble, comme Climent, El Ribaldo ou Varochier, pourvu d'une certaine utilité mais, surtout, de traits comiques très poussés¹³⁰. Voyons, par exemple, ce que dit un ermite à propos de ce personnage, considéré par plusieurs chercheurs comme un avatar de Sancho Panza du *Quijote*¹³¹. El Ribaldo fréquente assidument l'anachorète qui, un jour, accueille Zifar dans son ermitage. Ainsi, le vieillard prévient son compagnon de la façon suivante : « *Ve tu via, ribaldo loco* », *dixo el hermitaño*. « *Cuydas fallar en todos los otros omes lo que fallas en mí, que te sufro en paçiençia quanto quieres dezir ? Certas de algunos querras dezir las locuras que a mí dizes, de que te podras mal fallar*¹³² ».

D'ailleurs, l'origine humble de Climent et du Ribaldo n'empêche pas qu'une fois leur dévotion prouvée, ils soient anoblis : ainsi, dans *FO*, Climent perd son qualificatif de *vilain* et, dans la troisième partie de la chanson, il devient roi de Syrie, alors que Clodoain aura en baillie Babylone¹³³. De la même manière, El Ribaldo est d'abord adoubé chevalier sous le pseudonyme de *Cavallero Amigo* et, par la suite, de *Conde Amigo*. La dissimulation du héros derrière un travestissement – qui est en réalité l'équipement hérité de Climent par Florent – accentue l'humour implicite au niveau du rapport entre les deux chevaliers et les aides respectifs, avec des degrés différents de complicité, bien évidemment. Ainsi, qu'il

129 — *Ibid.*, p. 139. 'Comment se fait-il que les gens du camp t'aient laissé passer ? – J'ai fait semblant d'être fou, et tous se sont mis à m'injurier, me traitant de roi de Menton !'.

130 — Cf. Fr. SUARD, « Les habits surprenants », p. 340.

131 — Par exemple, d'après F. BUENDÍA, *Libros de caballerías Españoles : El caballero Zifar, Amadís de Gaula y Tirant el Blanco*, Madrid, Aguilar, 1954, p. 46 : « el autor del Zifar merece ser mencionado por la creación de un tipo original cuya filosofía práctica se refiere a la proverbial de nuestro pueblo. Ribaldo, personaje que aparece junto al caballero Zifar, se expresa por medios de proverbios, como lo hará más tarde Sancho Panza ».

132 — *Zifar*, p. 108. « Déguerpis, fou de ribaud », l'avisa l'ermite. « Penses-tu pouvoir t'adresser à tout le monde comme tu t'adresses à moi, qui supporte avec patience tout ce que tu me dis ? Si tu profères à n'importe qui des inepties comme tu le fais avec moi, tu pourrais t'en trouver mal et c'est bien ce qu'il pourrait t'arriver avec ce chevalier »'.

133 — Cf. N. LABORDERIE, *Florent et Octavien*, t. 1, p. CLXXXV.

s'agisse d'un bourgeois marchand comme celui qui aide Guillaume à remonter l'échelle de la société, ou bien d'un vilain musclé et combatif comme Varochier dans *Sebile/Macaire* ou, encore, d'un marchand pas trop brillant, mais finalement attaché à son fils adoptif, comme Climent et, enfin, d'un *ribaud*, un vagabond qui met à disposition de son nouveau seigneur toute sa malice et sa ruse afin qu'il réussisse dans les objectifs qu'il s'est fixés, on est toujours en présence de variantes multiples du même motif. Une telle répétition relève même du fait que ce schéma narratif offrait de larges possibilités d'application à plusieurs contextes et époques et que, parallèlement, il se combinait avec d'autres cadres narratifs, d'autres aventures et d'autres exploits personnels, de sorte que le succès était presque assuré.

8. Conclusions

Le cycle d'*Othovien* montre une capacité d'adaptation étonnante : la fraîcheur de la composition la plus ancienne permet en fait la survie d'un récit qui pouvait être modifié au gré des remanieurs, tout en restant dans le cadre d'une formule dont l'efficacité se trouve sous nos yeux. À mon avis, l'un des éléments fondateurs d'une telle continuité dans le temps est le parcours individuel de Florent, notamment dans le cadre de celle que j'ai définie comme une « aventure marchande ». Bien qu'il ne s'agisse pas d'un élément original, l'auteur de *RO* a su le renouveler, notamment à travers le développement du caractère de Florent en tant qu'« exclu » parmi les exclus par antonomase de la littérature de l'époque : les vilains¹³⁴. Cette « trouvaille » va de pair avec le développement du rôle de Climent qui, d'ailleurs, sera davantage accru dans la suite du récit. Or, le rapport apparemment difficile entre Florent et Climent a permis aux continuateurs du cycle d'en adapter les conséquences aux différents contextes de réception : par exemple, dans *FO*, on n'hésite pas à mettre de côté le parallèle avec Audigier conçu par la chanson mère et qui, bien que très efficace, n'aurait pas été saisi par le public auquel la suite en alexandrins s'adressait. Certains éléments de cette partie ont été préservés dans *Othovien* alors que, malgré sa proximité avec *RO*, *FL* élimine le clin d'œil à Audigier tout en gardant le gros du récit de l'humiliation de Florent. On a vu également qu'à partir de *RO*, ce dernier élément relève en

134 — Cf. pourtant P. JONIN, « La révision d'un topos ou la noblesse du vilain », dans *Mélanges Jean Larmat. Regards sur le Moyen Âge et la Renaissance (histoire, langue et littérature)*, Paris, Les Belles-Lettres, 1982 (*Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, 39), p. 177-194.

grande partie d'*Aiol* : malgré le ton comique, comme dans le *Zifar*, l'humiliation exemplaire déclenche une tension entre la situation contingente et les qualités innées du héros qui, tout au long de son parcours, est obligé de souffrir avant que sa réalisation chevaleresque n'aboutisse. La présence du rire dépend, bien évidemment, du contexte de production, mais aussi du modèle choisi par chaque auteur : étant donné que, dans la séquence de l'humiliation publique, le modèle principal de *RO* était l'*Aiol*, la parodie se taille la part du lion. En revanche, l'adoubement en soi, qui manque dans ce dernier texte, ainsi que d'autres éléments mineurs, notamment la couleur de l'équipement de Florent, relèvent peut-être d'une connaissance directe d'*Audigier*.

Le motif parodique lié à l'adoubement de Florent est le symptôme même de sa provenance fictive : les armes rouillées et le ridicule caractérisant toute la scène sont consécutifs au paradoxe vécu par le fils du roi Othovien, ce dernier ayant grandi dans un monde habité par des marchands malhonnêtes, des bouchers plus ou moins violents, des bœufs à vendre ou à écorcher et, en définitive, dans des habits mal taillés et de larges souliers à paysan. Avec les armes dont la couleur rappelle le *fimier* évoqué par le géant sarrasin, et les railleries humiliantes qui en découlent, ce cadre de vie strictement paysan se transforme en initiation pseudo-chevaleresque dont le rapprochement à Audigier et l'adoubement constituent le climax. La catharsis de Florent arrivera exactement avec la défaite de l'adversaire qui avait demandé ironiquement à propos des armes : *ont eles estié en fimier*, comme si le sang du géant les avait lavées et nettoyées de toute souillure passée¹³⁵. Si on compare cette séquence à celle de l'adoubement « officiel » décrit d'une manière détaillée dans le texte-souche et modifié dans les versions successives, on remarquera une différence aussi frappante qu'intentionnelle : à partir du bain, jusqu'à l'habillage et à la colée, tout se passe en la présence des rois les plus importants d'Europe sans oublier, évidemment, la présence de Dagobert et d'Othevien. Lorsque Climent insiste pour mettre les éperons aux pieds de Florent, la parodie habituelle revient de nouveau :

*Lors s'est Climens agenoillés,
Si prist les esperons d'or [...]
Florent les quida aver chauciés,
Mes a rebours li mist es pés.
Dist Climens : Par [la] moie teste,*

135 — Le dédommagement de la honte subie est condensé dans le passage où Climent crie : « *Biax fiex, diex te croisse bontés ! / De l'espee fu je hui blasmee, / mais ore l'as bien esprovee !* » (*RO*, v. 2390-2392).

*Je ne soi li queus va a destre,
Ambedui sont d'une façon¹³⁶. »*

Dans ces vers on peut apprécier l'inversion des rôles : maintenant c'est le vilain qui, sans guère modifier son attitude naturelle, agit hors propos et est aidé par Dagobert, une situation spéculaire à celle vécue par Florent dans une réalité qui lui était également étrangère, alors que cette aide compréhensive et libérale lui avait été niée, ou presque.

Il reste enfin à souligner la particularité de l'évolution chevaleresque de Florent : par rapport à son frère Othevien, l'intention parodique est visible et le choix des modèles dans lesquels le poète a puisé est explicite. L'idée de situer un chevalier portant les stigmates du héros en dehors de son milieu n'est pas nouvelle, comme nous le savons¹³⁷ : le paradoxe de la « réussite » du mauvais mélange de Florent avec le monde des vilains ou des bourgeois est toutefois indubitable. Le héros agit selon sa propre nature qui, évidemment, est la plus noble possible ; ce fait même le rend inadéquat à la vie que Climent a conçu pour lui, tout comme étaient inadéquats aux entreprises chevaleresques le couple Turgibus/Audigier et, d'une manière encore différente et beaucoup plus subtile, Aiol. L'auteur de *RO* insiste donc sur la parodie, l'humiliation et le ridicule propres aux aventures des enfances du héros, non seulement grâce à son incapacité à apprendre les métiers de boucher et de changeur, mais aussi par le biais du travestissement extérieur avec des habits mal taillés et, surtout, à travers son « adoubement ». En revanche, le motif de l'humiliation est pour Florent la conséquence d'une incompatibilité entre son origine et un monde qu'il subit, ou auquel il réagit violemment et de façon toujours inadéquate, comme s'il se trouvait sur un champ de bataille. Néanmoins, une fois vaincu le géant et reconnue sa valeur, le héros est désormais prêt à devenir homme en passant par une expérience nouvelle et fondamentale dans son épanouissement, comme il le dit lui-même à Climent à propos de l'amour pour Marsebile. Cette étape ratifiera définitivement son statut de chevalier et de seigneur désormais correctement adoubé et conscient de la nécessité de s'unir à une héritière *fille du roy* :

*« Ains qu'il soit .XV. jours me verrez marier ;
Encor sçay tel pucelle qui moult fait a prisier,
Qui est fille du roy, que j'aray a moullier*

¹³⁶ — *Ibid.*, v. 3041-3048.

¹³⁷ — Dans *FO*, t. 1, v. 1486-1488, Florent dit à Climent : « *Un clerc me dit l'autrier, qui moult sot d'estudie, / que la croiz sus l'espaule que j'ay me signiffie / que ung reaulme ayray encor en ma baillie* ».

*Je l'ay bien sceüe trover et espïer,
 Maiz, se juré l'avoient ly Sarrazins lanier,
 Se l'iray en son tref conquerre et chalengier.
 On n'oseroit jamaiz pencer ne souhaidier
 Les biens qui me venrront, je ne puis perillier,
 Ma besoigne se prent tres bien a adrecier¹³⁸ ».*

Après son épanouissement Florent ne se débarrassera pas de la compagnie d'un personnage dynamique et capable de traverser mieux que le héros – à sa façon, bien sûr – la frontière entre vilenie et noblesse, à savoir Climent. Ce dernier, à partir de l'achat inconsidéré du nourrisson jusqu'au moment où, non sans difficulté, il en accepte la nature et, par conséquent, la supériorité, rend possible le développement tragi-comique des enfances de Florent. Une telle évolution se produit notamment grâce à sa capacité d'être un anti-modèle, certes, mais également un « miroir » du père naturel et, parallèlement, du fils adoptif, une fois les rôles renversés, ce qui, malgré ses défauts, lui permettra de faire ressortir les qualités innées du protagoniste.

Marco MAULU
 Università di Sassari

138 — FO, t. 1, v. 3252-3260. D'après J. FLORI, *La Chevalerie en France*, p. 76 : « l'adoubement est l'événement majeur d'une vie de chevalier et sert souvent de repère chronologique pour situer les autres ». Compte tenu de l'allusion aux *biens qui me venrront* de l'union avec Marsebile, on peut renvoyer à ce que Flori écrit plus loin, à la p. 77 : « La remise des armes précède généralement de fort peu d'autres actes juridiques à portée économique et sociale qui rendent effectif cet accès au monde aristocratique : mariage avec une héritière, concession d'une terre, d'une partie de domaine par les parents du nouveau *miles*, entrée en vassalité, prise en main de tout ou partie d'un héritage ». Cf. également R. LÉNAT, « L'adoubement dans quelques textes littéraires de la fin du XII^e siècle. Clergie et chevalerie », dans *Mélanges de langue et de littérature françaises du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Charles Foulon*, 2 vol., Rennes, Institut de Français, Université de Haute-Bretagne, 1980, t. 1, p. 195-203. Dans *Othovien* le discours est simplifié : « *Peres, ce dist Flourens, je vous pryé que me fachiés taillier noefve robe, adfin que les gens ne se mocquent plus de moy, car se je puis tant faire que je viengne a mon desir, ains qu'il soit .xv. jours je aray la plus belle damoiselle qui soit decha la mer, de laquelle je feray mon espeuse* » (O, fol. 32ra).